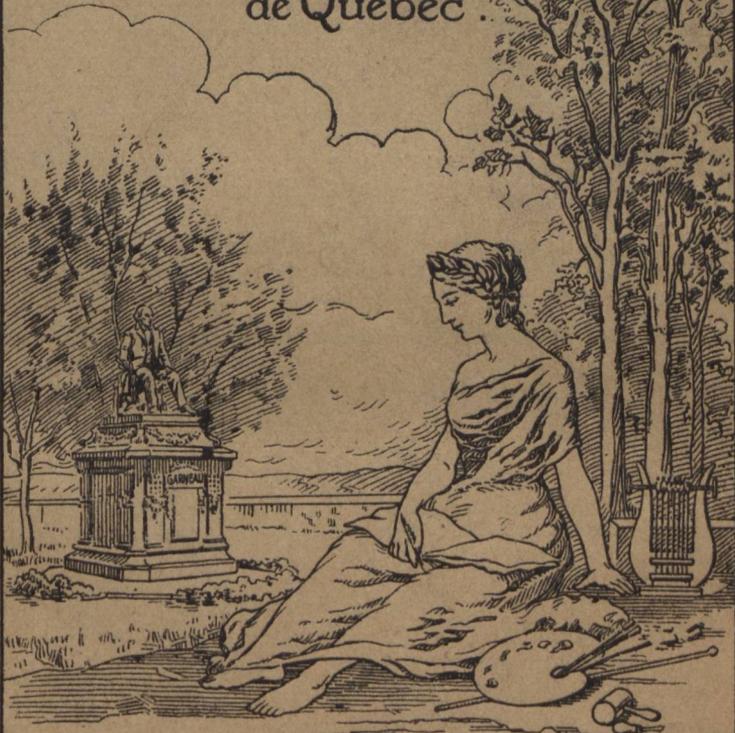


# LE TERROIR

Organe de la Société  
des  
Arts, Sciences et Lettres  
de Québec.



Vol. 2—No 1

QUEBEC, SEPTEMBRE 1919

10 Sous

## Sommaire :

PREMIER ANNIVERSAIRE, D. P.....	Page 1
LA CROIX, LA CHARRUE ET L'ÉPÉE, (poème) J.-B. Caouette	4
OXFORD, (souvenirs) Onésime Gagnon.....	10
MARIA CHAPDELAINÉ, drame en cinq actes, (Ve et dernier acte), par A. Cinq-Mars et D. Potvin.....	20
LA SWALLOW, Ernest Chouinard.....	30
LE VIEUX BANC, Antoine Rivard.....	37
ON DEMANDE UN POÈTE, G.-E. Marquis.....	40
LES ÉCHOS.....	42
BIBLIOGRAPHIE.....	45
LE SPORT DES ROIS.....	48

### Gravures

SCÈNE D'HIVER, par Ivan Neilson.....	Page 29
SUR LE FLEUVE, par Ivan Neilson.....	39

Abonnement : Un an, \$1.00      Six mois, \$0.50      Etranger, \$1.50

Taux d'annonces fournis sur demande

Adresse: D. Potvin, Secrétaire de la rédaction, 14, Crémazie, Québec

## La Société des Arts, Sciences et Lettres

(Extraits de la constitution)

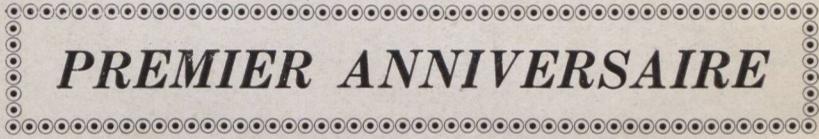
- I.—La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper les Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.
- II.—Les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres sont classés en trois catégories: 1<sup>o</sup> Associé, 2<sup>o</sup> Actif, 3<sup>o</sup> Honoraire.
  - 1<sup>o</sup> Le membre **Associé** est celui qui, en raison de ses aptitudes ou de ses goûts, peut aider la Société à atteindre son but ;
  - 2<sup>o</sup> Le membre **Actif** est un membre Associé qui a produit un travail littéraire, scientifique ou artistique jugé satisfaisant par le comité d'études;
  - 3<sup>o</sup> Le membre **Honoraire** est celui qui a rendu ou peut rendre à la Société des services appréciables.
- III.—La contribution annuelle est de \$5.00 payable en un versement.

# LE TERROIR

ORGANE DE LA

*Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec*

REVUE MENSUELLE

BUREAU  
14, RUE CRÉMAZIE

## PREMIER ANNIVERSAIRE

**A**VEC le présent fascicule, le TERROIR commence sa deuxième année d'existence, ayant accompli, sans la moindre faiblesse, une année complète de douze mois, contrairement à plusieurs de ses collègues les périodiques qui se paient le luxe d'un repos de deux mois à la fin d'une année.

Notre revue a maintenant franchi le pas le plus difficile, le premier, celui qui coûte, et elle est aujourd'hui fermement établie. Nous sommes assurés désormais qu'elle vivra longtemps.

A sa naissance, comme au reste à la naissance de toutes ses sœurs, des mauvais prophètes se tenaient penchés au bord de son berceau et, après lui avoir tâté le poulx et regardé la langue, conjecturaient que la nouvelle venue vivrait tout au plus trois ou quatre mois; c'est une fausse prédiction de plus à ajouter à la liste des cent mille qui se font chaque jour parmi notre humanité peu perspicace.

Donc, notre TERROIR vivra, et longtemps encore, nous pouvons l'assurer en toute sincérité.

Nous profitons de l'occasion que nous fournit ce premier anni-

versaire pour remercier de tout notre cœur ceux qui nous ont encouragés dans notre œuvre :

**Nos lecteurs en général** qui ont été nombreux puisque chaque tirage de notre revue, assez considérable, a été presque épuisé et quelques-uns si complètement, que nous avons dû racheter et payer 50 sous certains numéros pour compléter les quelques collections de ce premier volume qui nous restent.

**Nos abonnés réguliers** qui, pour cette première année, se chiffrent au nombre respectable de près d'un millier, presque tous en règle avec notre administration, ce que tout trésorier d'une revue d'un an seulement qualifiera de record.

**Nos collaborateurs** qui nous ont adressé des articles plus que nous en pouvions publier dans les douze numéros de cette première année, et si intéressants qu'ils nous ont permis d'atteindre au succès que nous venons de signaler dans le nombre de nos lecteurs

**Nos annonceurs** qui ont assuré, matériellement, l'existence de notre revue. On sait ce que coûtent aujourd'hui les travaux typographiques et le papier. Notre revue qui compte quarante-huit pages sur papier fort de luxe et qui est tirée à plus de mille exemplaires, nous coûte très cher chaque mois. Les annonces constituent les seuls revenus nécessaires pour payer l'imprimeur, les abonnés soldant les autres petites dépenses inhérentes à l'administration d'une revue aussi considérable. Nous avons donc de gros remerciements à prodiguer à nos annonceurs puisqu'ils contribuent à garantir la partie matérielle de notre œuvre. Déjà, pour cette deuxième année qui commence, nous avons signé des contrats pour à peu près toutes les onze pages supplémentaires que nous réservons à l'annonce.

Voilà pour la première année.

Grâce à l'encouragement que l'on nous a accordé, nous nous proposons toutes sortes d'améliorations pour l'année qui commence. Ainsi nous pouvons annoncer que notre revue sera désormais plus abondamment illustrée. Nous aurons le plaisir de publier la photographie de peintures des principaux membres de la section des artistes de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Dès le présent fascicule, nous reproduisons sur notre frontispice un nouveau dessin inédit des plus symboliques.

Notre collaboration sera plus variée et pour la prose et pour les vers. C'est à cette fin que nous nous sommes assurés le concours des membres de l'Ecole Littéraire de Montréal et d'une foule d'autres collaborateurs de grand talent à Québec et à Montréal.

De plus, nous continuerons de publier, chaque mois, le texte in extenso des travaux des conférenciers de la Société des Arts, Sciences et Lettres, et l'on a pu voir, pendant notre première année, quels sujets variés et instructifs fournissaient ces conférenciers qui poursuivront leur œuvre d'éducation dès le mois prochain.

Enfin, disons que dès le mois prochain, nous publierons le TERROIR à soixante-quatre pages sur papier de luxe et illustré d'une grosse douzaine de gravures. Ce fascicule contiendra le compte rendu détaillé écrit par des plumes expertes—aux points de vues descriptif, démographique, agricole et forestier—du voyage récent au Lac-St-Jean, du ministre de la Colonisation et des délégués de la Société des Arts, Sciences et Lettres à l'occasion du dévoilement, à Péribonka, du mausolée que notre Société a élevé, au mois de septembre, à la mémoire de ce sympathique écrivain français, Louis Hémon. Ce fascicule de notre revue, qui sera tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, constituera une brochure digne d'être conservée dans toutes les bibliothèques.

Et voilà pour l'avenir; du moins pour notre deuxième année qui commence. Et si l'on était pas trop tanné, nous ajouterions que dans notre numéro de novembre nous donnerons les conditions d'un concours de propagande en faveur de notre revue, lequel, comme se plaisent à dire souvent les grands journaux quotidiens, fera sensation. Mais nous ne voulons pas anticiper.

D. P.



## La Croix, l'Épée et la Charrue

### LA CROIX

Un groupe de marins, choisis entre mille autres,  
 Ayant au cœur le zèle et la foi des apôtres,  
 Veulent—geste sublime !—avant de franchir l'eau,  
 S'agenouiller au pied du Christ, à Saint-Malo.  
 Avec eux, dans le temple, une foule nombreuse  
 Se prosterne pendant que la voix onctueuse  
 Du prélat vibre et dit ce solennel adieu :  
 “Vaillants chrétiens, allez sous la garde de Dieu !”  
 Dans le port, trois vaisseaux que la vague lutine,  
 L'Émérillon, la Grande et la Petite Hermine,  
 Commandés par Cartier, Jalobert, Lebreton,  
 Quittent, pour l'inconnu, le rivage breton.  
 C'est le printemps. La brise embaume l'atmosphère  
 Et porte jusqu'à Dieu la fervente prière  
 Qui monte de la grève, où le peuple, à genoux,  
 Contemple les voiliers d'un regard fier et doux !  
 Après avoir vogué longtemps à l'aventure,  
 Et bravé les périls de l'aveugle nature,  
 La flottille arriva, pavoisée, un matin,  
 Sur des bords aperçus, la veille, en le lointain...  
 Mais ce riant aspect d'un territoire immense,  
 Réveille chez nos preux un désir plus intense  
 De poursuivre leur course, en dépit du danger  
 Qui les guette partout sous ce ciel étranger.  
 Aussi, le lendemain, à l'heure matinale,  
 La flottille reprend sa marche triomphale,  
 Côtéant et l'écueil et le gouffre attirant

Que recèle en son sein le fleuve Saint-Laurent.  
Bref, après quelques jours de lutte et de souffrance,  
Le cœur rempli de joie et de noble espérance,  
Les marins saluaient le vieux Stadaconé  
Qui brillait au soleil comme un roi couronné !  
S'étant agenouillés sur le pont du navire,  
Le visage éclairé par un large sourire,  
Les valeureux marins adressent au Seigneur  
Des paroles d'amour que leur dicte le cœur !  
Puis, voulant consacrer à Dieu ce territoire,  
Cartier alla planter sur le haut promontoire,  
—Symbole ravonnant de gloire et de grandeur !—  
Le drapeau de la France et la Croix du Sauveur !

### L'ÉPÉE

Moins de trois quarts de siècle après la découverte  
De notre beau pays par l'illustre Cartier,  
Champlain—homme vaillant que rien ne déconcerte,—  
Devient du découvreur l'émule et l'héritier.  
Champlain fonde Québec et peuple cette ville  
D'une élite rangée autour de son drapeau,  
Et qui saura défendre, avec la loi civile,  
La loi sainte de Dieu dans ce monde nouveau.  
"Foi et bonneur"! Telle est la devise admirable  
Que la France a remise à ceux qui sont venus,  
Les premiers, s'établir au pays de l'érable,  
Où brillèrent toujours leur gloire et leurs vertus !  
Champlain n'espérait pas conquérir, sans épreuve,  
La contrée à la France et des âmes aux cieux ;  
Car il savait que sur les bords de notre fleuve  
Vivaient des Indiens jaloux et vicieux.

Hélas ! pour protéger et son bien et sa vie,  
 Il dut bientôt lutter contre les Iroquois...  
 Ainsi, dès son berceau, la jeune colonie  
 Vit flamboyer l'Epée à côté de la Croix !  
 Dans la main de Champlain, ces deux armes puissantes  
 Ont produit des effets rapides et féconds :  
 L'épée a terrassé les tribus malfaisantes,  
 Et la Croix, devant elle, a fait courber les fronts !  
 "Foi et honneur !" Toujours cette belle devise  
 A trouvé parmi nous de vaillants défenseurs ;  
 Clairement elle exprime, en sa forme concise,  
 Les nobles sentiments que Dieu mit dans nos cœurs.  
 C'est pour elle souvent que nos braves ancêtres  
 Ont fait luire l'Epée au regard du tyran ;  
 Et c'est pour elle aussi que l'Eglise et nos prêtres  
 Ont fulminé parfois au nom du Vatican !  
 Notre Epée a brillé, même aux jours des défaites,  
 Avec autant d'éclat que celle des Anglais.  
 Elle étonne aujourd'hui les insolents prophètes  
 Qui la disaient vendue ou brisée à jamais !  
 Car naguère ils l'ont vue—et durant cinq années—,  
 Combattre sans faiblir le féroce Allemand ;  
 Et, que dis-je ? ils l'ont vue, au milieu des mêlées,  
 Accomplir des exploits dignes du fier Roland !...  
 Si donc elle a lutté pour l'honneur de la France,  
 Pour celui de l'Empire et de l'humanité,  
 Elle saura lutter pour notre survivance,  
 Pour nos droits, notre langue et notre liberté !  
 "Foi et honneur !" Ces mots résument l'épopée  
 Des héros qui sont morts en défendant nos droits.  
 Honorons leur mémoire, et gardons leur Epée  
 Suspendue, au foyer, à côté de la Croix !

## LA CHARRUE

*Le Canada-français était à son aurore.  
Le farouche Indien y répandait encore  
Le désordre, le vice et les pires erreurs.  
A l'appel de Champlain, l'Eglise, en bonne mère,  
S'établit à Québec, et sa douce lumière  
Eclaira les esprits et séduisit les cœurs.*

*Le commerce bientôt, rapprochant les espaces,  
Ramena l'harmonie entre plusieurs des races  
Que la France voulait sous ses plis réunir.  
Après les sombres jours de deuil et de souffrance,  
Venaienent les jours sereins de joie et d'espérance.  
Champlain, bénissant Dieu, contemplant l'avenir.*

*Soudain, comme sortant d'un étrange et beau rêve,  
Il tressaillit et dit, d'une voix claire et brève :  
— Il faut que la Charrue ouvre ce sol fécond !  
Il faut que l'art divin—l'art de l'agriculture,—  
Ce levier du progrès, ravisse à la nature  
Les trésors qu'elle garde en son secret profond...*

*Puis l'automne suivant, nous raconte l'histoire,  
Le blé d'or ondula sur le haut promontoire,  
Aux regards enchantés de tous les Québécois !  
Hébert venait de faire, en la Nouvelle-France,  
Le geste du semeur—geste plein d'élégance—  
Que déteste et maudit le cruel Iroquois...*

*Hébert était doué d'un noble caractère.  
Il avait à Paris un commerce prospère,  
Mais un charme voilé vers le sol l'attirait.  
Quand Champlain l'appela dans notre colonie,*

*Sans hésiter un jour, il quitta sa patrie  
Et vint dresser sa tente au sein de la forêt !*

*Le grain de sénevé dont parle l'Évangile  
N'eut trouvé nulle part une plus riche argile  
Que le sol où Hébert sema le premier grain.  
Notre semeur, selon le vœu du divin Maître,  
Devant lequel il fut toujours prêt à paraître,  
Voulut, par le labeur, multiplier son gain.*

*Belle fut la récolte et grande fut sa joie !  
Le ciel avait daigné le mettre dans la voie  
Qu'il entrevit, jadis, en ses rêves d'enfant !  
Au peuple il enseigna la science agricole ;  
Et les fruits de sa ferme, autant que sa parole,  
Valurent à son cours un succès éclatant.*

*Aussi, quand vint l'hiver, une troupe vaillante  
De futurs paysans, que l'avenir enchante,  
S'enfonça, hache aux mains, dans l'épaisseur des bois.  
Sous les coups redoublés de cent bras musculaires,  
On vit—géants vaincus—les arbres séculaires  
S'abattre sur un sol trépidant sous leur poids !*

*La brèche était ouverte ! Et la terre, aux semailles,  
Reçut avec amour dans ses chaudes entrailles  
Les grains dont elle allait centupler la valeur.  
Elle fut à la fois généreuse et prodigue...  
Et, depuis, notre race—oubliant la fatigue,—  
Se penche sur la glèbe où s'attacha son cœur !*

*Dans ce vaste pays fondé par nos ancêtres  
Et christianisé par eux et par nos prêtres,  
Le bon grain de froment cultivé par Hébert*

## LE TERROIR

9

*A produit des moissons que l'océan charrie  
Vers la France qui fut notre mère-patrie,  
Au temps si beau pour nous de l'immortel Colbert !*

*Honneur à notre sol ! et gloire à la Charrue  
Qui, loin de la poussière et des bruits de la rue,  
Pratique, au grand soleil, les sillons nourriciers !  
Que la presse aux cent voix, à l'aube de nos fêtes,  
Célèbre la noblesse et les belles conquêtes  
D'une arme qui jamais n'a flétri ses lauriers !*

J.-B. CAOUILLE.

Août 1919.



# OXFORD

SOUVENIRS DE LA GRANDE  
UNIVERSITÉ ANGLAISE

Au mois de février 1918, M. Onésime Gagnon, avocat et membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, publiait, dans la Revue Trimestrielle de Montréal, sous le titre "Impressions d'Oxford", une causerie donnée par lui sous les auspices de l'Association du Jeune Barreau de Québec. M. Gagnon avait supprimé une partie de ce travail, celle qui disait l'origine et le développement de la cité et de l'Université d'Oxford. Plusieurs anciens élèves de l'Université Laval ont déjà suivi des cours de cette célèbre université que l'on a appelée la capitale de la pensée anglaise. Nous croyons que ces notes intéresseront nos lecteurs.

**O**XFORD, ce mot évoque en l'âme en ébullition de l'*undergrad*, tout un monde de pensées séduisantes, de souvenirs inoubliables comme en suggèrent Athènes, Rome et Paris, à l'imagination d'un élève des belles-lettres.

Oxford, c'est une délicieuse petite ville au cœur de la campagne anglaise, une ville de parcs et de palais, une Université orgueilleuse de ses traditions, de ses privilèges et dont les professeurs ont réussi à élaborer au cours des siècles, un système d'éducation merveilleusement adapté au caractère et à la mentalité de la race anglo-saxonne. C'est un foyer de culture où, depuis près de 1000 ans, s'est affinée "la conscience éclairée de la nation."

Oxford, c'est une école de sciences morales et politiques où l'élite de la jeunesse anglaise vient se former, en coudoyant les rivaux de demain, le français, l'allemand, le russe, l'américain; où le fils des Asquith et des Cecil apprend à connaître non seulement la mentalité de races étrangères, mais encore la pensée des *colonials*, ces gens que l'anglais fier et hautain, malgré la contagion de la fièvre de fraternité impériale, regarde encore trop souvent comme des demi-barbares : le Canadien, l'Australien et l'Hindou.

Oxford est encore un endroit idéal où l'étranger peut étudier l'Angleterre contemporaine, et sur ce vieux sol classique de la tradition que déchirent des germes révolutionnaires, découvrir les qualités de la race anglaise, connaître ses défauts, et puiser à cette source féconde, des leçons très utiles sur la liberté, la fierté individuelle et nationale, la justice, la tolérance et l'humanité.

Mais pour bien connaître Oxford, pour comprendre sa vie intime et apprécier sa merveilleuse influence sur l'essor de la race anglo-saxonne, il faut remonter vers le passé et secouer la poussière des vieilles chroniques.

Paul Bourget, dans un de ses meilleurs romans, compare le cœur humain aux palimpsestes, ces parchemins antiques où les amoureux confiaient leurs

doléances et leurs soupirs, où les commerçants additionnaient leurs recettes, où les historiens écrivaient les hauts faits de leur époque. Quand une fois, des caractères y ont été tracés, le travail du temps peut les altérer, les modifier; il ne peut détruire complètement les premières empreintes. Ainsi, le cœur humain garde des sensations vécues, une trace indélébile. Avant Bourget, Andrew Lang, ancien élève et professeur d'Oxford, avait écrit des vieilles villes qu'elles "sont un peu comme les palimpsestes". Le passé vit en elles, les consacre de signes distinctifs et définitifs que rien ne peut détruire.

Aucune ville plus qu'Oxford ne garde les traces du passé. Suivant le mot de Lang, elle porte plus que toute autre cité, l'empreinte des écritures de plusieurs générations.

"Oxford is bitterly historical" dit un historien. Ce dernier se rappelait sans doute les statuts de l'Université, où sont encore en vigueur des règlements vieillots, comme celui qui défend aux étudiants de jouer aux marbres et de porter une arbalète et des flèches dans la rue. Il avait sans doute dans l'esprit ces coutumes d'une saveur particulière, encore florissantes dans certains collèges. A Queen's College, par exemple, les étudiants sont encore, comme au moyen âge, convoqués dans le hall au son d'une trompette, et à Christ Church College, la grosse cloche Tour Bell, vieille de plusieurs siècles, sonne encore 101 coups, chaque soir, à neuf heures, en l'honneur des 101 élèves qui s'y trouvaient, lors de sa fondation primitive.

On a dit que l'amour des traditions et la conservation des vieilles coutumes sont des traits caractéristiques du peuple anglais. C'est sans doute un signe de grandeur de force conquérante. "Le premier devoir d'un grand peuple, comme d'une famille forte", écrivait Charles Maurras "est de s'aimer, et d'abord de s'aimer dans son passé, de s'honorer dans ses morts."

En aucun lieu du monde plus qu'à Oxford, a-t-on gardé le culte de la tradition. C'est précisément cette caractéristique qui fait d'Oxford une ville unique au monde, et qui justifie cette réflexion d'un français, Georges Grappes. "Il est peu de villes dont on puisse dire avec plus de vérité qu'elles possèdent une âme."

#### ORIGINE DE LA CITE

D'abord savez-vous l'origine de ce mot Oxford?

Jadis, la Tamise, qui à travers le territoire fruste et inculte de la Mercie, promenait la grâce de ses méandres argentés, était le seul moyen de communication de Londres avec le cœur de l'Angleterre. Dans l'Oxfordshire, la vallée de la Tamise n'était plutôt qu'un stérile marécage souvent détrempé par les inondations fréquentes du fleuve. Les voyageurs, gens d'épée ou de commerce, n'aimaient guère à s'aventurer sur ce sol peu résistant. Seuls les pasteurs et les bouviers y cherchaient une route sûre pur y conduire leurs troupeaux. Aussi,

trouvèrent-ils bientôt où Oxford a surgi, un gué "a ford", un terrain plus solide, où les bouviers pouvaient passer en sûreté avec leurs bœufs. Ils appelèrent alors cet endroit Oxford, le gué des bœufs. Le "ford of oxen" a donné son nom à la ville qui l'a donné à l'université et, dans la fuite du temps, Oxenford deviendra tout simplement Oxford.

Les citoyens d'Oxford ont consacré ce souvenir en mettant la figure d'un bœuf dans les armes de la ville.

Et, dit la chronique, vers 912, Oxford est déjà une ville importante, une ville frontière qui sépare la Mercie et le Wessex, ces deux provinces saxonnes de l'Île des Saints, un poste fortifié qui résistera avec opiniâtreté aux fréquentes incursions des pirates danois, qui la pilleront deux fois avant la conquête normande.

Guillaume le Conquérant obtient sans misère la soumission d'Oxford. Robert D'Oily, l'un de ses principaux lieutenants, devient gouverneur de la ville et l'un de ses grands bienfaiteurs.

Les Danois ont fait d'Oxford une ville commerciale, les Normands la convertissent en ville militaire. A *Carfax*, qui signifie rencontre de quatre chemins, (Quatre-Voies), s'élève encore aujourd'hui, à mille ans de distance, au cœur de la vieille cité, à la rencontre de quatre rues, une vieille tour en pierre dénommée *Carfax*, au sommet de laquelle jadis les Oxfordiens, appelés plutôt Oxoniens, jetaient des pierres et lançaient des dards sur leurs assaillants. C'est la cloche de *Carfax* qui appelait les citoyens au conseil et les soldats à l'assaut. Plus tard, dans les luttes fameuses entre citoyens et étudiants, *between town and gown*, car pendant des siècles citoyens et étudiants ont toujours été aux prises, *Carfax* était le point de ralliement de tous les citoyens pendant que les étudiants se rassemblaient quelques cents pieds plus bas, dans *High Street*, près de la Cathédrale Ste-Marie.

Les rois normands firent d'Oxford leur cité de prédilection. Henri 1er qui avait à sa cour plusieurs hommes lettrés, y fixa sa résidence royale. Et là comme ailleurs, au moyen âge, les palais des princes et les monastères furent les ruches d'enseignement où accoururent les abeilles laborieuses qui firent de l'Europe le foyer de la culture et de la civilisation. Quand Richard Cœur-de-Lion, malheureux, à son retour de la croisade, parcourut l'Europe en chevalier errant, en compagnie de son fidèle Blondel, il devait sans doute songer à son château dont les ruines sont encore visibles, à la verdoyante campagne anglaise, et à la petite ville de boutiquiers et d'archers que fréquentaient déjà les moines et les étudiants, et qui devait devenir non seulement une des plus grandes universités du monde, mais comme on l'a dit judicieusement, le cerveau de l'Angleterre.

Ceux qu'intéresse l'histoire du droit constitutionnel, surtout en ces temps où plus que jamais est discuté le status politique des Dominions, n'ignorent

pas qu'Oxford a joué un grand rôle dans l'histoire des revendications du peuple anglais. Déjà, vers l'an mil, Etienne réunit son parlement à Oxford et lui donne une charte spéciale. Quand, plus tard, Simon de Montfort se met à la tête du mouvement libertaire qui finit par arracher à Jean Sans Terre la grande charte, cette évangile des libertés anglaises, le roi Jean s'est retranché à Oxford. C'est là qu'il appose sa signature à ce document qui doit être dans les siècles futurs, la clef de voûte de la constitution anglaise et le labarum des démocraties qui s'inspireront d'elles pour obtenir des autocraties tyranniques et des princes accapareurs et absolus. les libertés nécessaires.

Plus tard, à Oxford, fut signé l'acte historique connu dans l'histoire sous le nom de *Provisions d'Oxford*. Ces statuts ou *Provisions d'Oxford* furent arrachés au roi Henri III par la coalition de barons guidés par Simon de Montfort. Les *Provisions d'Oxford* confirmèrent la grande charte et stipulèrent notamment que trois parlements seraient tenus chaque année ; les communes obtenaient le droit d'élire des délégués qui siègeraient à côté des députés, de la noblesse et du clergé, pour discuter les affaires publiques.

Pendant qu'elle croissait et se développait, la petite cité d'Oxford, sous l'influence des marchands, des juifs et des normands qui y transportèrent le goût de l'élégance et de la beauté française, encore transparente dans l'architecture des 24 collèges qui forment l'université, celle-ci, petit à petit, prenait de l'importance.

#### ORIGINE ET DEVELOPPEMENT DE L'UNIVERSITE

La fondation d'Oxford et de Cambridge a excité la curiosité des historiens. Plusieurs conjectures ont en effet vu le jour au sujet de l'origine de ces universités.

Pendant que certains *Cambridge men* réclament comme premier fondateur Arthur, ce roi légendaire du pays de Galles qui vivait au sixième siècle et dont les aventures ont donné naissance au cycle Arthur, appelé aussi cycle de la Table Ronde, certains *Oxford men* voient en Alfred le Grand le pionnier de leur Université.

Cette légende est-elle vraisemblable? Rappelons-nous seulement qu'Alfred le Grand fut comme Charlemagne, le protecteur des lettres et des arts, si peu florissants à cette époque barbare. Les savants trouvaient à sa cour, protection et faveurs. En effet, Alfred composa lui-même plusieurs ouvrages, entr'autres une traduction de l'histoire ecclésiastique de Bède, en Anglo-Saxon.

Rien d'étonnant qu'il ait lui-même, comme l'affirment certains chroniqueurs, fondé des halls ou chaires d'enseignement qui restèrent sous sa direction. Ces halls ou établissements d'éducation, dans la suite, se développèrent et avec la fondation de l'abbaye d'Osney et du couvent de Ste-Fredeswide donnèrent

naissance au système collégial qui, au treizième siècle s'appelait, déjà "University of Oxford."

"Il est plus que probable, sinon certain", écrivait mon ami Laurent Beaudry, dans une intéressante étude publiée sur Oxford dans la *Revue Canadienne*, "que l'Université de Paris inspira les règlements qui ont régi les collèges d'Oxford. Vers 1167, bon nombre d'étudiants et de professeurs parisiens vinrent à Oxford pour y étudier et pour y enseigner. Il est probable que Walter de Merton, qui établit le système collégial à Oxford et qui visita Paris en compagnie de Henri III, emprunta une bonne partie de ses idées à Robert de Sorbonne, le fondateur du même nom à Paris. Ce système collégial cependant, avec ses règles statutaires n'existe pas pour ainsi dire au douzième et au treizième siècle. Il faut attendre, pour trouver la cause du système actuel, l'avènement de Edouard III, alors que le parlement accorde à l'université une avantageuse charte, lui permettant de posséder un fonds commun, de percevoir des rentes, d'imposer des amendes et de recevoir des dons pour le maintien des élèves. Les collèges alors commencent à surgir et l'université est en pleine vie."

Le chroniqueur ne peut évoquer le moyen-âge sans incliner pieusement sa pensée devant les religieux qui, sur tout le continent européen, ont été les pionniers des arts, des lettres et des sciences. A l'ombre des cathédrales de pierre, qui chantent encore sous la rafale de fer et d'acier que les Huns, hier encore, faisaient pleuvoir sur leurs toitures et leurs tours élancées, le cantique séculaire de la foi, de l'espérance et de l'amour, ils faisaient surgir les abbayes, les monastères, creusets merveilleux où s'élabora l'âme des générations. A Oxford autant sinon plus qu'ailleurs, en ces temps où selon l'expression de Freeman *religion coloured every feeling*, l'influence des moines a été profonde. Elle a apporté à la gloire de la vieille université une contribution magnifique qu'il convient de saluer avec vénération, en cette année où l'église honore d'une façon mémorable les fils de saint Dominique et de saint François qui célèbrent le sept-centième anniversaire du début glorieux de leurs travaux apostoliques.

Au treizième siècle, à Oxford, les Dominicains ou *Black Friars* (1221) et les Franciscains ou *Grey Friars* (1224) prirent en mains la direction de l'enseignement. Les trois plus grandes gloires d'Oxford au treizième siècle furent les Franciscains, Dun Scott, qui fut, dit-on, l'adversaire de saint Thomas, Guillaume d'Okkam et Roger Bacon, le fameux et légendaire philosophe et astronome dont on montrait encore, au dix-huitième siècle, le cabinet d'étude, sorte d'observatoire bâti sur Folly Bridge, un des ponts jetés sur la Tamise, qui, comme un ruban d'argent sur un velours vert, se déroule à travers la délicieuse campagne de l'Oxfordshire.

Vinrent ensuite les moines Augustins appelés *Austin Friars* qui eurent, dit un historien, l'influence la plus considérable sur l'université naissante. Par la subtilité et la profondeur de leur enseignement théologique, ils surent attirer

des élèves du continent, et leur renommée devint si grande qu'un statut fut passé par le chancelier de l'Université, pourvoyant à ce que tout bachelier désireux de devenir maître ès Arts dut passer un examen satisfaisant devant les moines Augustins. Ces duels philosophiques appelés *Austin Disputations* avaient lieu deux fois la semaine dans le "Natural Philosophy School".

Ils ne sont pas suspendus aux murs des halls spacieux des collèges, avec ceux des fondateurs, des bienfaiteurs, des anciens élèves les plus célèbres, les portraits des vieux moines dont les noms mêmes se sont perdus dans la brume du temps. Ce sont des obscurs, des infiniment petits, qui, dans la prière et le recueillement, ont apporté leur pierre à la fondation de la cité et de l'université. Mais il flotte encore un peu de leur âme dans ces longs corridors, ces halls en chêne, ces chapelles gothiques festonnées de lierre, où enseignaient Dun Scott, d'Okkam, Bacon et tant d'autres, dans ces parcs verdoyants où la frondaison des arbres séculaires encadrent les vieux collèges d'un décor de verdure et de feuillage qui donne à ces vieilles pierres noircies et usées par le temps, un air de jeunesse et de renouveau.

Si, aux beaux jours de juin, vous allez rêver dans un de ces jardins et que vous écoutez chanter dans le calme du soir, les échos d'un passé glorieux encore vivace, votre âme se grise dévotement du parfum délicieux qui se dégage de ces ruines vivantes où les jeunes générations communient à l'âme des ancêtres.

Ces souvenirs disent au milieu de la contingence des choses, la beauté des traditions conservées et la force, indestructible et conquérante, d'une institution qui plonge dans les siècles passés de si profondes racines et dont le présent est le prolongement harmonieux du passé.

Jusqu'au treizième siècle donc, l'université d'Oxford avait un caractère plutôt religieux. Mais l'université au sens social du mot, était selon l'expression d'un américain, "un véritable chaos". Les étudiants vivaient en groupe dans des chambres où le confort était ignoré, la surveillance nulle, et où les étudiants buvaient et bataillaient continuellement avec les citoyens de la ville.

Du chaos ont surgi les halls qui étaient plutôt des organisations primitives d'allure démocratique. Les étudiants vivaient ensemble, faisaient leurs propres lois et nommaient leurs propres recteurs. On conçoit qu'un tel système ne devait pas être de longue durée. Oxford, dit un chroniqueur du temps, peut à peine empêcher ses commis, *clerks*, de mourir de faim. Mais après la fondation de Merton College, on trouve déjà dans une page de statistiques du temps, la remarque suivante: "En 1300, Oxford est une ville célèbre par ses écoles et Cambridge par ses anguilles."

Un homme d'une haute valeur, Walter de Merton, lord chancelier du roi Henri III, et plus tard évêque de Rochester, avait fait son apparition à Oxford. Aussitôt une révolution s'était opérée dans l'enseignement. Merton fonda le collège de Merton et devint l'auteur du système collégial qui a servi de base

aux autres vingt-trois collèges, système évidemment encore en vigueur aujourd'hui. Ce vieux collège, muni d'une charte royale de Henri III, subsiste encore et la beauté de ses jardins fait l'admiration des touristes aussi bien que des professeurs et des élèves.

A *Merton College*, le nombre des étudiants devait être réglé d'après les revenus du collège et s'accroître en conséquence. Chaque élève devait recevoir un schelling par semaine, se nourrir à la table commune et porter l'uniforme. Dans chaque chambre, trois ou quatre étudiants devaient loger ensemble sous la surveillance d'un *senior*. C'est de cette coutume que nous est venu le mot *chum*, car on appelait alors *chumming* l'habitude de deux ou trois élèves de partager la même chambre et de vivre la vie commune.

Le préfet du collège assisté de huit et dix professeurs agrégés pouvaient faire des règlements.

Les autres collèges, *University*, *Balliol*, *Exeter*, *Oriel*, *Lincoln* et *New College* sont fondés au treizième et au quatorzième siècle, sur le modèle de *Merton*. Ces sept collèges sont appelés le premier groupe d'*Oxford Colleges*. C'étaient des "corporations foncièrement civiles bien que plusieurs de leurs membres fussent des ecclésiastiques et qu'ils eussent certains privilèges réservés aux clercs." Les étudiants étaient pensionnaires et leur pension servait de revenu au collège. L'enseignement visait à être pratique et proportionné aux besoins du temps. On conçoit que l'étude du latin était nécessaire à une époque où la tenue des livres dans les châteaux se faisait en cette langue. C'était du reste le langage courant et presque la seule littérature en Europe, à cette époque où les avocats qui, pour la plupart, appartenaient au clergé, plaidaient en latin et écrivaient leurs procédures dans cette langue. Un statut d'*Oxford*, au treizième siècle, ordonnait aux élèves de traduire le latin en anglais et en français alternativement de peur que la langue française ne s'oubliât entièrement. Les ultra-boches qui, dans les provinces voisines, s'attaquent à notre âme française et veulent dans notre ciel éteindre les étoiles, apprendraient donc des choses édifiantes, s'ils jugeaient nécessaire d'étudier un peu l'histoire de leur pays d'origine et de leurs plus remarquables institutions, avant de taxer d'ignorance ceux qui connaissent non seulement leur langue maternelle mais en plus, ont appris celle de leurs persécuteurs.

Au moyen-âge comme aujourd'hui, les luttes de races étaient fréquentes. Les Irlandais et les Gallois faisaient, à *Oxford*, cause commune avec les gens du Sud tandis que les Ecossais sympathisaient plutôt avec les gens du Nord. Les querelles et les rixes se multipliaient. En 1385 le roi défend d'appeler par dérision certains élèves "Scotchmen". Mais si les *Scotchmen* n'étaient pas en faveur chez un groupe d'*Oxonien*s, le scotch l'était à coup sûr, car l'étudiant d'alors, comme l'étudiant allemand d'aujourd'hui, était un grand buveur.

Sous les *Stuart*, les étudiants étaient royalistes enragés. Sous le règne

de Jacques Ier et de Charles Ier, qui fit d'Oxford sa capitale dans ses luttes contre Cromwell et les *parlementarians*, les élèves qui ne s'enrôlèrent pas, furent obligés de donner leur chambre aux soldats et presque tous les collèges firent fondre leur vaisselle d'argent pour fournir des espèces à l'échiquier du roi. Or, comme les soldats n'ont jamais eu une réputation de tempérance exagérée et que plus alors qu'aujourd'hui, ils manifestaient un amour ardent pour le pinard, on conçoit facilement que le vin était plus en honneur que le grec et le latin chez les étudiants qui faisaient cause commune avec eux. Aussi, prétendent les historiens, les élèves et les professeurs étaient alors d'une ignorance formidable.

A la fin du treizième siècle, cependant, la venue des professeurs d'Italie et la fondation d'une imprimerie à Oxford avaient donné une impulsion considérable aux études. Avec la fondation de All Souls College, qui devait son origine à Henri V, qui le dénomma ainsi, pour honorer la mémoire de l'illustre prince Henri et des ducs, comtes, barons et chevaliers qui périrent à la bataille d'Azincourt, commence la fondation d'un second groupe de 17 collèges qui du seizième siècle à 1913 ont été construits à Oxford par des rois, des évêques, des philanthropes soucieux de la véritable grandeur de leur pays. Magdalen College fut le second du groupe. Il est encore un des plus remarquables par son architecture, la beauté de ses jardins, l'élégance de ses tours ogivales et l'influence qu'il exerça sur le système collégial encore en formation. Les autres furent Christ Church fondé par le célèbre cardinal Wosley, Corpus Christi, Hartford, Brasenose, Jesus, Wadham, Pembroke, St. John's, Trinity, Worcester, Keble, Manchester, Mansfield et Ruskin.

De son côté la ville d'Oxford se développait lentement, Sous les Stuart comme sous les Normands elle redevint résidence royale. Comme aujourd'hui elle était :

*A city seated rich in every thing  
Girt with wood and water pasture covr and hill."*

Nous sommes déjà en plein vingtième siècle. En 1901, Oxford compte une population d'environ cinquante mille habitants. Si jamais le hasard des voyages vous amène dans la ville célèbre qui dresse ses tours et ses clochers sur les bords riants de la Cherwell et de la Tamise que les étudiants ont baptisée du nom poétique d'Isis et que vous demandiez à un cocher de place de vous conduire à l'Université, celui-ci croira que vous vous méprenez. Si vous insistez, il se demandera si vous ne voulez pas le mystifier. En effet, il n'y a pas d'édifice appelé l'Université d'Oxford. L'Université est plutôt une entité morale. *The chancellors, masters and scholars of the University of Oxford* forment une corporation dans laquelle tous les 24 collèges sont autant de corporations individuelles, autonomes avec une organisation particulière et distincte, avec des coutumes et des traditions qui leur sont propres, collèges qui sont physiquement séparés. les uns des autres souvent par une distance d'un mille.

Si quelqu'un a passé par Oxford, il ne dira pas : j'ai étudié à Oxford, car, quand il prononce ce mot c'est plutôt la ville que l'Université qu'il a dans l'esprit. Il dira plutôt, j'ai étudié à Trinity ou à Christ Church et l'on dira de lui c'est un *Trinityman* ou un *Christ Church man*. Ces 24 collèges forment la personne morale de l'Université, qui est régie par un chancelier et un vice-chancelier assistés d'un conseil appelé *Hebdomadal Council*. Il y a aussi *the House of Convocation*, qui se compose de tous les maîtres ès arts, docteurs des plus hautes facultés dont les noms sont inscrits dans les livres de l'Université, *the House of Congregation* qui se compose de certains membres nommés d'office et de tous les membres de *The House of Convocation* résidant à un mille et demi de Carfax. Cette corporation approuve au amende la législation passée par *the Hebdomadal Council*.

Voilà pour l'administration générale de l'Université. En plus, chaque collège à son organisation particulière, sa chapelle, ses halls, ses salles de cours, ses parcs, ses terrains de jeux, ses facultés et chaque faculté est régie par un conseil. A la tête des collèges se trouve un *head* dont le nom varie, on l'appellera *rector* ou *dean*. Le dean est assisté de *fellows* qui forment le bureau du gouverneur du collège. Les élèves ont aussi leurs représentants dans le bureau des gouverneurs de chaque collège.

Le *High Stewart*, nommé à vie, a charge de juger les offenses criminelles commises par un membre résidant de l'Université. Avec lui, sont nommés des *Proctors*, pour un an par deux collèges, qui à tour de rôle désignent les titulaires de cette charge. Les *Proctors* ont pour mission la surveillance disciplinaire des étudiants. Ils sont assistés de quatre proctors appelés *Bull Dogs*. Après le coucher du soleil, un *Proctor* assisté de ses *bull dogs*, fait le tour de la ville et si un élève est pris en flagrant délit d'ivrognerie ou est surpris sur la rue ou dans un théâtre, sans sa robe universitaire, sa "gown" et s'il n'a pas les jambes assez rapides pour prendre la fuite, il est happé par les *Bull dogs* et conduit devant le *Proctor*. Celui-ci, vous le pensez bien, n'infligera pas une punition humiliante comme celle de s'agenouiller aux coins des rues pour servir de risée aux passants ou à ses condisciples. Poliment, le *Proctor* invite le délinquant à se rendre chez lui le lendemain matin. S'il ne peut donner une raison valable pour avoir été surpris sans avoir sa *gown* au moins enroulée autour de son bras, il paye l'amende. Une troisième offense de ce genre le met dans une position très grave et peut même amener son exclusion de l'Université. L'*Undergrad* ne portera pas longtemps une *gown* neuve. Il l'a vite déchirée. La *gown* de l'*undergrad* est comme un uniforme. Elle doit aller au feu. Comme lui, elle doit être en haillons pour être une relique glorieuse.

On remarque à Oxford la fameuse bibliothèque appelée *Bodleian Library*, qui est une des plus merveilleuses bibliothèques du monde, et qui compte au delà de huit cent mille volumes et trente-six mille manuscrits. Les bibliothèques et les jardins sont les gloire des universités anglaises. Quelqu'un a dit que la

bibliothèque de Trinity College à Cambridge, est la plus riche qui soit possédée en Europe, par une corporation privée et que les jardins de Wadham College, à Oxford, sont en tous points les plus parfaits du monde. Chaque collège a évidemment sa propre bibliothèque à l'usage des élèves. Celle de All Soul's College est une des plus belles bibliothèques de droit que l'on puisse voir. Elle compte plus de 80,000 volumes.

Le théâtre contient 3,000 personnes. On s'y rassemble dans les grandes cérémonies de l'Université, mais on n'y représente jamais d'œuvres dramatiques. C'est là qu'est célébré, chaque année, le Commemoration Day; devant tout le personnel de l'Université, les parents des élèves et les citoyens on confère les degrés et l'on distribue les lauriers. C'est dans cette enceinte que furent faits docteurs en droit civil en 1814, au lendemain de Waterloo, l'empereur de Russie, le prince de Prusse, le prince de Metternich, le comte de Liéven et le général Blücher.

On remarque encore à Oxford, St. Mary's Cathedral où prêcha le cardinal Newman, avant sa conversion, le musée d'Oxford ou Ashmolean Museum, le jardin zoologique, vraiment remarquable, *The Indian Institute* où étudient les Hindous et les Anglais qui se préparent au service civil dans l'Inde, *The Clarendon Press*, imprimerie célèbre en Angleterre, *The Taylorian Institute*, pour l'étude des langues vivantes, où l'on peut étudier toutes les langues, le français, l'allemand, le chinois, et le sanscrit, etc., l'Observatoire, Somerville College pour les femmes, car depuis ces derniers temps, les femmes ont à l'Université les mêmes privilèges que les hommes. *The Union Debating Society*, parlement modèle d'Oxford, qui compte 15,000 membres inscrits et où se sont formés tous les grands politiciens depuis Gladstone jusqu'à Asquith.

Voilà l'histoire de l'organisation de cette Université célèbre. "On comprend que cette Université mieux qu'aucune autre au monde, c'est une personne qui a son honneur, l'orgueil de cet honneur et son existence absolument personnelle et qui ne vit que pour accroître cette fierté naturelle, pour dispenser de la grâce, de la force et de la vertu. On comprend que lorsqu'elle emploie la formule sacro-sainte célèbre depuis *Elisabeth, By the name of the chancellors, masters and scholars of the University of Oxford*", c'est toute une grande personnalité collective qui agit et prend une décision. C'est Oxford qui parle et s'anime. C'est tout ce corps studieux, groupé dans sa tradition collégiale, elle-même soumises à une tradition commune. C'est le souvenir du passé, l'image ancestrale qui se forme dans l'esprit de tous ceux qui évoquent la formule corporative et glorieuse. C'est un groupement professionnel, tumultueux à la fois et timide qui vote, exprime sa volonté, fait sentir son inspiration et l'indique. C'est cette société intellectuelle et religieuse qui se meut en toute indépendance, règle sa vie à son gré, dispose de son temps." (1)

(1) Grappe: "Pierre d'Oxford".

# MARIA CHAPDELAINÉ

Drame en cinq actes par ALONZO CINQ-MARS et DAMASE POTVIN, d'après le roman de LOUIS HÉMON

(Suite et fin)

## ACTE V

Chez Samuel Chapdelaine; même décor qu'au deuxième acte. Attristés et pensifs, Samuel, Maria et Ti-bé sont assis près de la table. C'est l'après-midi, en automne. Au moment que le rideau se lève, Ephrem Surprenant entre...

### SCÈNE PREMIÈRE

#### SAMUEL, MARIA, TI-BÉ ET EPHREM SURPRENANT

EPHREM — (*entrant et restant une seconde dans l'ouverture de la porte*) Je suis venu... (*Il regarde un instant puis enlève sa casquette avec gaucherie*).

SAMUEL — Bonjour, Ephrem... Entre donc... (*Maria se lève et va donner une chaise au nouveau venu*).

EPHREM — (*Prenant la chaise*) Et puis, comment-ce que ça va, tout le monde... (*à Samuel*). Une grosse perte, hein, Samuel; tu étais ben gréyé de femme, va... personne ne pouvait rien dire contre elle... Tu étais ben gréyé de femme, certain... (*Un silence*) C'est d'valeur... J'ai pas pu aller au service; savez que j'étais pas icitte quand elle est morte. Je suis arrivé à matin seulement de Mistassini...

MARIA — Je vous assure que c'est une bien rude épreuve pour nous autres, M. Surprenant. Qui aurait dit ça, hein, quand on s'est rencontré la dernière fois à Péribonka.

EPHREM — Oui... Ah! quand le bon Dieu le veut... (*Un silence*).

EPHREM — Le temps est doux, après-midi; je pense qu'il va mouiller à soir; Tout le monde dit que l'automne va venir de bonne heure et que la neige ne tardera pas guère... Et puis, a-t-elle ben souffert... avant de mourir... (*à Samuel*) Raconte-moi donc ça...

SAMUEL — Oui, elle a ben souffert, va; mais, comme une bonne chrétienne qu'elle a toujours été, et elle a fait une ben belle mort... Ça lui a pris par un mal dans le corps, là... D'abord, elle pensait que c'était à cause qu'elle avait rop forcé en levant un sac de farine pour faire le pain; puis, elle s'est mis à avoir

quelque chose qui la tirait dans le dos... Elle n'avait plus faim. C'était le soir, ça; elle pensait qu'après avoir passé une bonne nuit, elle serait correcte, le lendemain matin.

MARIA — Puis, elle est allée se coucher en me demandant de guetter la cuite du pain. Le matin, elle se lève à l'heure de coutume et elle se met à préparer le déjeuner; mais, comme elle passait proche du lit, elle se prend les reins dans les mains en disant: "J'suis bonne à rien, à matin... Maria, tu donneras à manger aux hommes et ton père d'aidera à tirer les vaches..." Je réponds "C'est ben, "sa" mère, couchez-vous tranquille et soyez pas inquiète..."

SAMUEL — Elle est restée couchée deux jours... mais elle se tourmentait tout le temps à cause de moi et des enfants. Je lui disais: "Tourmentes-toi donc pas, Laura; il n'y a quasiment rien à faire dans la maison, à part de l'ordinaire; et puis ça, Maria est ben capable; c'est plus une petite fille, asteur; elle est plus forte que toi... laisse donc faire, Laura..."

MARIA—...Le troisième jour, "sa" mère, a commencé à se lamenter tout de bon; elle se plaignait qu'elle avait mal dans tout le corps et que la tête lui brûlait; elle disait qu'elle allait mourir. "Son" père a essayé de l'encourager de toutes les manières...

SAMUEL — ...Oui, je lui disais: "Tu mourras quand le bon Dieu voudra et je pense que c'est pas encore à cette fois icitte." En riant, je disais encore: "Qu'est-ce que le Bon Dieu ferait de toi, Laura? Le paradis est plein de vieilles femmes au lieu qu'icitte il n'y en a qu'une et qui peut rendre encore des services des fois..."

MARIA. — ...mais "sa" mère souffrait, c'était effrayant... Toujours que "son" père a pensé à aller à La Pipe pour chercher des remèdes et voir M. le curé...

SAMUEL — Je parlais quand Eutrope est arrivé avec des pilules qu'il avait fait venir pour son frère qui avait une maladie de rognons et que les gazettes disaient supérieures... C'est un remède qui venait des Etats, qu'il disait.

TI-BE — Oui, Eutrope, disait que c'était un ben bon remède...

SAMUEL — Toujours que le mal empirait et que le remède d'Eutrope faisait rien... Elle pâtissait, c'était effrayant. On pouvait toujours pas la laisser comme ça... Elle pouvait plus grouiller et ça lui faisait mal quand même. Elle avait soif à mourir; elle disait que la tête lui brûlait et elle demandait toujours de l'eau...

MARIA — ...Mais, comme de raison, vous savez, j'osais pas toujours lui en donner. Des fois, ça pouvait pas être bon...

SAMUEL — Quand j'ai vu ça, j'ai dit à Maria: "Je m'en vais atteler tout de suite pour aller chercher le docteur à Mistouck et, en passant à La Pipe, j'vas parler à M. le curé aussi... C'est épouvantable de l'entendre se lamenter comme ça... Comme de fait, j'ai été chercher le docteur, mais il lui a pas fait grand'chose;

Il lui a donné seulement quelques pilules pour l'empêcher de pâtre... Et puis, tu sais, les docteurs, Laura n'avait jamais eu une grosse confiance en ça ..

MARIA — On a pensé à Ti-Sèbe, le rameneux, de Saint-Félicien et "son" père a décidé d'aller le chercher tout de suite.

SAMUEL — Oui... Ti-Sèbe a pas passé par les grandes écoles, lui, mais il guérit le monde quand même... Imagine-toi le voyage que j'avais à faire jusqu'à St-Félicien, dans des chemins d'automne effrayants... Mais j'y ai été pareil et je suis revenu avec Ti-Sèbe... Lui, il a vu tout de suite ce qu'elle avait. C'était du mal dans l'dedans du corps. Il pouvait rien faire à cause qu'il y avait pas d'os de cassés... En partant, il m'a dit à l'oreille: "Si l'Bon Dieu veut, elle va mourir... Tu sais, oublie pas le Curé... le Saint-Sacrement... c'est fort..."

MARIA — De fait, le curé de La Pipe que "son" père avait averti en passant, est arrivé, sur les entrefaites, par une occasion.

SAMUEL — (*très ému*). Je t'assure que c'était ben émouvant quand elle a reçu les derniers sacrements... puis... elle est morte,... elle est morte... (*Un silence*).

EPHREM — (*se levant*). Samuel, encore une fois, t'avais une ben bonne femme... si travaillante, si capable, si avenante, et une si belle façon pour tout le monde... Qui, t'avais une ben bonne femme, certain (Il fait mine de sortir) Vous savez je voulais, je voulais pas passer sans venir vous voir un peu... vu que j'ai pas pu aller au service...

SAMUEL — T'es ben bon, Ephrem...

EPHREM — Bonsoir... prenez courage (*Il sort*)

## SCÈNE II

*Les mêmes, moins EPHREM*

SAMUEL — (*pensif*) Vous voyez qu'on est rien que des petits enfants entre les mains du Bon Dieu... on fait des projets, on fait des plans... et puis, le moment arrivé, crac, il faut partir... Enfin, comme Ephrem vient de le dire du courage... Ce qui me fait encore plus de peine, c'est qu'Esdras et Da'Br étaient pas là... Eux autres qui l'ont vue si joviale quand ils sont partis pour les chantiers (*Un silence*) Ephrem a dit vrai, mes enfants, vot'mère était un<sup>e</sup> ben bonne femme, une femme dépareillée...

MARIA — Oui...

SAMUEL — Tout le temps, mais surtout dans les commencements, juste après notre mariage... La femme d'un petit habitant, comme j'étais, s'attend ben d'avoir de la misère; mais, des femmes qui ont travaillé comme vot'mère, il n'y en a pas guère...

MARIA — J'sais, "son" père, j'sais ben...

SAMUEL — Quand on a pris not' première terre à Normandin, on avait deux vaches et pas ben gros de pacage; tout mon lot était encore en bois debout et ben malaisé à faire. J'ai pris ma hache et j'ai dit à Laura : "Je m'en vais te faire de la terre, Laura..." "Et tu matin, jusqu'au soir, c'était bûche, bûche, bûche... Je venais à la maison rien que pour dîner. Pendant ce temps-là, elle, elle faisait le ménage, l'ordinaire; elle radouait les clôtures, elle faisait le train à l'étable; elle rentrait du bois et de l'eau... Ah... je m'en souviens, un été il n'y avait pas eu de pluie; il fallait charrier l'eau de la rivière pour les animaux. Vot'mère remontait l'écarre, huit et dix fois de suite avec ses chaudières pleines d'eau. Elle remplissait, comme ça, une tonne et quand la tonne était pleine, elle s'en allait la vider dans une grande cuve, dans le clos des vaches et qui était à quasiment deux arpents de la maison..."

MARIA — Pauvre mère...

SAMUEL — J'sais que c'était pas guère un ouvrage pour les femmes ce qu'elle faisait là et je lui ai dit souvent de me laisser faire ça. Mais elle me répondait : "Laisse-moi faire, va me faire de la terre, toi..." et elle riait pour m'encourager. Mais je voyais ben qu'elle avait de la misère... Je retournais dans le bois, moi, et pi bûche, et pi bûche, et pi bûche... Je me disais que c'était une femme ben dépareillée que j'avais là et que si le bon Dieu me gardait la santé, je finirais par lui faire une belle terre... Quand on a pris une autre terre dans le haut de Mistassini, ça été pareil, de la misère, pi de l'ouvrage, pour elle comme pour moi. Laura, toujours encouragée et toujours de bonne humeur... Et puis, là, pourtant, on était en plein dans le bois. Il y avait des éclaircies ous' qu'il poussait du foin bleu au travers des roches, ce qui est bon pour les moutons. On s'est mis à élever des moutons. Un soir...

MARIA — "Son" père, il me semble que vous m'avez déjà conté ça. Repondez-vous, hein? voulez-vous?...

SAMUEL — (*Insistant*) Non, laissez; j'aime à vous raconter ça encore... C'était dans le mois de septembre. Vous savez que, dans ce temps-là, c'est dangereux dans le bois, à cause des ours. Un homme de Mistassini, qui descendait la rivière en canot d'écorce, s'était arrêté proche de chez nous. Il nous avait dit comme ça : "Prenez garde à vos moutons, les ours ont mangé des "gueniches" tout proche des maisons, la semaine passée... Tout de suite, on se rendit virer dans les foins bleus pour faire rentrer les moutons dans le clos pour pas que les ours les mangent. Moi, j'avais pris un bord, et Laura avait pris l'autre. Vous savez que les moutons s'égaillent toujours dans les aunes. C'était la brunante. Tout d'un coup, j'entends Laura qui crie : "Ah, les sorciers... les v'là..." De fait, il y avait de grosses bêtes qui grouillaient dans les fardoques. On voyait ben que c'était pas des moutons, à cause que dans le bois, le soir, les moutons, ça fait des taches blanches. Je me mets à courir tant que je peux ; j'avais une

hache dans les mains... Comme vot'mère me l'a conté, plus tard, quand on fût arrivé à la maison, elle avait vu un mouton couché par terre et qui était déjà mort, et deux ours qui étaient après le manger... Mes enfants vous le savez, ça prend un bon homme, et pas peureux, pour faire face à des ours, surtout dans le mois de septembre, même quand il a un fusil. Mais, quand c'est une femme qui a rien dans les mains, tout ce qu'elle peut faire, c'est de se sauver et je pense que personne peut trouver à redire à ça. Vot'mère, elle, elle a ramassé un bâton par terre et elle a couru dret sur les ours, en criant : "Ah ! mes sorciers !.. mes grands voleux de moutons !" Moi, j'arrivais en galopant au travers des chousses. Mais les ours étaient déjà partis sans rien dire. Elle leur avait fait peur comme il faut.

MARIA — Pauvre mère, elle si douce et qui n'a jamais fait de mal à une mouche...

SAMUEL — Mais, c'était des ours qui mangeaient de nos moutons... Vous savez, ça n'a pas toujours été aussi dur que ça. Quand not' terre a Normandin ou à Mistassini commençait à se clairer, on était plus tranquille. Vot'mère, vous le savez, a toujours aimé ce qui ressemblait aux vieilles paroisses. Et quand elle voyait des beaux champs de grains, à l'entour de la maison, et des beaux jardins de légumes, pis un beau troupeau de vaches grasses, elle se croyait tout de suite à St-Prime ou à St-Gédéon... Ça commençait à être comme ça, icitte... et puis... elle est morte... elle est morte...

MARIA — Pauvre mère...

TI-BE — (*pleurant*) Elle est morte !..

SAMUEL — Peut-être que, dans quelques années, vot'mère se serait crue dans une vieille paroisse... Comme ça va, là, la terre, ça marche... ça marche. (*On frappe à la porte.*)

### SCENE III

*Les mêmes, plus EUTROPE*

EUTROPE — Bonjour.

SAMUEL — Bonjour, Eutrope.

EUTROPE — Et puis, comment est-ce que ça va, asteur ?

SAMUEL (*baussant les épaules*) Comme ça.

EUTROPE — Elle a eu un beau service, toujours, cette pauvre Madame Chapdelainc... Du beau chant...

SAMUEL — Oui, j'ai remarqué ça... Dis donc, si ce pauvre François Paradis y avait été, hein ? Il chantait si bien ça. (Il chante à demi-voix)

"Je me voyais au milieu de ma course,

"Dans la vigueur de l'âge le plus beau..."

MARIA — (*A part, très triste*) François Paradis... François...

SAMUEL — Eutrope, j'étais après parler aux enfants de leur pauvre mère. Tu l'as ben connue, toi; tu sais quelle sorte de femme que c'était... (*Continuant son récit*). Dans ce temps-là, quand la journée était finie, au lieu de rester à fumer proche du poêle. je m'en allais m'asseoir sur le perron, de la porte, et je restais là des heures, sans remuer, comme un homme qui s'ennuie et qui n'est plus chez eux. (*à Eutrope*). Tu sais, je leur parlais de mes terres à Normandin et à Mistassini... Quand ces terres-là commençaient à avoir du bon sens. je me mettais à n'plus les aimer, et puis, je voulais aller recommencer ailleurs. Ça a toujours été ma manie. Dans ce temps-là, Laura, qui savait ben ce que je jonglais, s'en venait en arrière de moi: "Eh ben, Samuel, qu'elle me disait, c'est-il qu'on va encore déménager ben vite?" Je ne répondais pas. J'avais quasiment honte. Mais, ça n'empêche pas que je savais ben comme elle que ça ne serait pas long, et que je m'en irais encore ben vite plus loin, vers le Nord. Oûi, sous ce rapport-là, avec Laura, jamais un mot de chicane. Malgré que ça lui plaisait pas, on deménageait toujours, et elle disait jamais un mot. (*baissant la tête*) jamais un mot... jamais (*Il s'assoupit petit à petit*) Jamais un mot... (*Long silence*).

MARIA — Pauvre, pauvre mère...

TI-BE — (*se levant*). J'avais jamais pensé que "sa" mère avait eu tant de tracas. Elle était si joviale. (*Voyant son père assoupi, la tête appuyée sur la table*). Il faut que j'aïlle voir aux animaux... (*Il sort*).

MARIA — Oûi, on aurait jamais dit ça d'elle à la voir...

## SCENE IV

*Les mêmes moins TI-BE*

SAMUEL — (*Dans son sommeil*). C'était... ûne bonne... bonne femme... une femme-déparcillée.

MARIA — (*à Samuel*). Son père... son père... il dort... (*Eutrope et Maria se regardent*). Il est si fatigué...

EUTROPE — Ah ! C'est un ben gros coup pour lui... (*silence*). Comme ça, Maria, vous voilà toute seule de femme, asteur, dans la maison. Ça va vous faire de l'ouvrage, à moins que vous suiviez votre idée, comme on m'a dit, de vous en aller aux Etats... Y a-t-il longtemps que vous avez eu des nouvelles de Lorenzo?

MARIA — Il y a quelque temps.

EUTROPE. — (*Long silence; mouvements gauches d'Eutrope et de Maria*). Maria... Maria... vous savez... vous savez ben que j'ai de l'amitié pour vous. Je ne vous en ai pas parlé souvent. D'abord, à cause que ma terre, elle était

pas assez avancée; et puis, aussi, vous savez... Vous avez eu de l'amitié pour François Paradis. Je l'ai ben deviné, allez... mais j'ai laissé faire. C'était un bon garçon, François Paradis... Tout le monde l'aimait et ça ne me surprenait pas que vous l'aimiez, vous aussi, Maria... ça ne me surprenait pas... J'ai laissé faire... Après... je vous le cacherais pas non plus... Lorenzo est arrivé... Vous avez eu de l'amitié pour lui aussi... Je le sais ben trop. Vous vous rappelez que ça ne me plaisait pas. Je savais que ce n'était pas un garçon pour vous. Moi, je suis pas riche, c'est certain, mais j'ai deux lots à moi, qui sont payés, et vous savez Maria, que c'est de la bonne terre. Je vas les travailler tout le printemps et je calcule d'essoucher un grand morceau de cran... je vais faire des bonnes clôtures et je calcule qu'au printemps prochain, j'en aurai pas mal grand à semer. Peut-être cent minots de grain; du blé, de l'orge, de l'avoine, du seigle et un peu de "gaudriole" pour les animaux. Je suis déjà prêt à payer "cash" pour tout mon grain de semence. Je dois pas un sou à personne. Et, si on a une bonne année, je compte avoir une grosse récolte... Cent minots de grain dans de la bonne terre, Maria, ça fait gros, vous savez.. Et puis, à part de ça, le foin, les patates, et puis le bois sur la terre... de la belle épinette rouge... J'en ai tout un lot;; Je peux me bâtir une belle grange. Une bonne partie de mon bois est coupé pour ça, tout prêt... L'hiver d'ensuite, je monterai dans les chantiers, s'il le faut; je me gagnerai encore une couple de cent piastres et puis, quand je redescendrai, au printemps...

SAMUEL — (*remuant, tournant sa tête de l'autre côté.*) Une bonne femme... une bonne... femme...

MARIS — "Son" père?... (*silence.*)

EUTROPE — (*continuant*) Et puis, quand je redescendrai au printemps... si vous voulez, Maria... ça serait le temps... (*Maria regarde son père dormir*)... Oui, je sais ben qu'il vous faudrait travailler fort pour commencer... Mais, vous êtes travaillante, Maria, et accoutumée à l'ouvrage, tout comme vot' pauvre défunte mère l'était... Moi aussi, j'ai toujours travaillé fort. J'ai jamais été un lâche. J'avais l'ambition de me faire une belle terre... Et puis, Maria, de vous savoir dans la maison, ça me donnerait du cœur à l'ouvrage... Vous me connaissez, je ne prends jamais un coup, je suis pas un sorteux. Il me semble qu'on serait heureux... Et puis, là... l'amitié que j'ai pour vous, Maria, ça peut pas se dire... vous devez le savoir... Ce garçon-là, des Etats... Maria, allez-vous vous laisser prendre à ses beaux discours?... Ah, vous êtes ben libre, comme de raison... mais, j'vous dis que vous êtes ben mieux de rester par ici, Maria, avec vos gens... (*Un silence: l'obscurité s'étend dans la pièce et au dehors.*)

MARIA — (*regardant au dehors.*) Comme la nuit vient de bonne heure, asteur... (*regardant son père qui continue de dormir*) Pauvre père... comme il dort... il est si fatigué!.. (*Un long silence: Maria et Eutrope regardent Samuel.*)

Pauvre père... (*Nouveau silence: l'obscurité se fait de plus en plus dans la pièce. Pendant que Maria et Eutrope continuent de regarder en silence le père Chapdeleine, on entend au dehors, une voix, lointaine d'abord, s'approchant, puis, s'éloignant, en chantant :*

“Un Canadien errant,  
 “Banni de ses foyers,  
 “Parcourait en pleurant  
 “Les pays étrangers.”

(*Jeu de scène; Maria et Eutrope écoutent attentivement la voix, tous deux tournés vers l'extérieur; l'obscurité est maintenant à peu près complète dans la pièce. Samuel remue un peu et ronfle. Après que la voix s'est tue dans le lointain, avec le dernier couplet de la cantilène, il se fait un silence Puis, dans la coulisse, on entend une autre voix très-grave, dire lentement pendant que Maria, Eutrope et Samuel restent toujours sur la scène, dans la même position.*)

LA VOIX — Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... Ceux qui nous ont menés ici, pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrins, car, s'il est vrai que nous n'ayions guère appris, assurément nous n'avons rien oublié. Nous avons apporté d'outremer nos prières et nos chansons: elles sont toujours les mêmes. Nous avons apporté dans nos poitrines, le cœur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le cœur le plus humain de tous les cœurs humains; il n'a pas changé. Nous avons marqué un plan du Continent nouveau, de Gaspé à Montréal, d'Iberville à l'Ungava, en disant : Ici, toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin.

Autour de nous, des étrangers sont venus qu'il nous plaît d'appeler des barbares; ils ont pris presque tout le pouvoir; ils ont acquis presque tout l'argent; mais au pays de Québec, rien n'a changé. Bien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là: persister... nous maintenir... et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que, dans plusieurs siècles encore, le monde se tourne vers nous et dise; ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... nous sommes un témoignage.

C'est pourquoi il faut rester dans la Province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants: Au Pays de Québec, rien ne doit mourir et rien ne doit changer...

*(La Voix s'étant éteinte, long silence, Maria et Eutrope écoutent encore. L'orchestre continue de jouer en sourdine : "Un Canadien errant.")*

EUTROPE *(doux et tendre. Maria... calculez-vous toujours vous en aller?*

MARIA — *(faisant d'abord non de la tête, puis :)* Non.

EUTROPE — Alors... je sais ben que c'est pas le temps de parler de ça... mais si vous pouviez me dire que j'ai une chance pour plus tard... j'endurerais mieux l'attente.

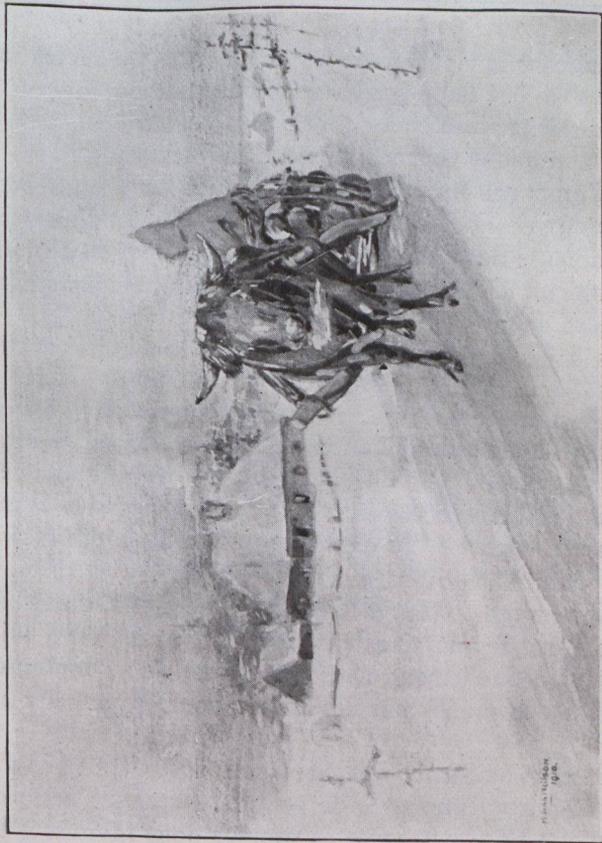
MARIA — *(Après quelques secondes d'hésitation)* Oui... On se mariera... comme vous me l'avez demandé, le printemps prochain, quand les hommes descendront du bois pour les semences...

*(Maria tend la main à Eutrope qui la lui presse. Tous deux se regardent tendrement pendant que le Rideau baisse lentement et que l'orchestre continue de jouer en sourdine : "Un canadien errant.")*

RIDEAU

FIN





Scène d'hiver sur le fleuve glacé, près de l'Île d'Orléans,  
par M. Ivan Neilson, de Québec.

FRANÇOIS HUBERT  
1910

 LA SWALLOW 

Les romanciers à la mode et les poètes plus ou moins inspirés auraient peut-être osé l'appeler barquerelle; les caboteurs du Saint-Laurent en auraient parlé comme d'un très vulgaire canot du bord; mais nous la nommons tout simplement *La Swallow*.

C'était l'embarcation qui faisait l'orgueil et l'amusement de notre colonie de vacance, à Kamouraska, il y a près d'un demi-siècle; la plus fameuse des unités de la flottille qui mouillait alors près du grand aboiteau, à l'embouchure du ruisseau aux eaux stagnantes et aux senteurs sulfureuses.

Avec ses douze à quinze pieds de quille, son bordé à clin, ses façons et ses lignes plutôt sévères, ses fonds aplatis et ses plats-bords privés de toute cambrure, personne n'aurait pu jurer qu'elle ne tenait pas un honorable milieu entre le svelte esquif et l'informe gabare. Je sais même certain vieux de Saint-Laurent, de l'Île d'Orléans, où l'esthétique navale est très avancée, qui aurait pu dire encore à son aspect : "Si c'est pas une vraie honte de voir ça le long d'un quai !"

La *Swallow* se tenait plutôt le long de l'aboiteau, dans les hautes herbes de grève, les marais salants et croupissants, où il lui était facile de se vautrer mollement, sans rien laisser de sa douteuse solidité sur l'arête des crans, par les fortes bourrasques venant du large.

Ce n'était pas une barque à régates, non; et il n'était pas d'usage non plus d'y établir aucune sorte de voilure, si ce n'est occasionnellement lorsqu'une brise passagère et propice nous invitait à lui offrir, debout et intrépides, le pan de nos vareuses improvisées, sans autres amures que la pincée de nos doigts gourds et l'envergure de nos deux bras tendus comme des guys de fortune.

Mais lorsqu'au flot montant d'un beau soir, sous l'effort vi-

goureux et enjoué de quatre bons rameurs, elle striait de son étrave le miroir rutilant de l'onde endormie, c'était plaisir de voir chaque coup de pale laisser, à des distances toujours croissantes, se creuser un tourbillon verdâtre où brillaient tantôt les derniers feux mourants du soleil.

La *Swallow* et son équipage ont aussi couru les vrais périls de la mer. Il ne nous suffisait pas de la voir, comme l'oiseau gentil dont elle portait le nom, raser de sa course et du battement de ses rames, la bordure malsaine des crans de la rive.

Cet équipage, composé au hasard des amitiés et de la villégiature, ne laissait pas d'être un peu disparate et de réunir des caractères fort différents. On y comptait trois Jos., un Achille, un Théo., un Philosophe et Tit Pite. Des Jos, l'un à la figure anguleuse, au nez trop fortement dessiné, à la parole trainante ou folichonne, avait déjà fait une course ou deux en goélette dans les eaux du golfe, et par conséquent se laissait appeler Jos.-le-Marin. Le deuxième, grand, robuste et fort, travaillant au besoin comme garçon de ferme dans le voisinage, méritait bien d'être surnommé Jos.-l'Habitant. Et l'autre, maigre, petit, au teint basané, aux mouvements brusques, à l'âme ardente, mais au verbe plutôt timide et saccadé, ne se fâchait pas davantage parce que nous disions de lui: Jos.-le-Vif. Achille, frère de Jos.-l'Habitant, malgré son nom, n'était pas le plus invulnérable de la bande et riait à tous les vents. Théo. venait de la ville et pouvait à pied levé et sans aucune préparation soutenir en second tous les écarts de caractère de Jos.-le-Vif. Mais il passait la plus grande partie de son temps, dans sa nature généreuse, à protéger contre autrui, de ses bonnes taloches, ou à morigéner lui-même tour à tour son frère, le philosophe, et l'orphelin Tit Pite. Le Philosophe était ainsi nommé parceque, le dimanche, il portait le costume du séminaire, se plaisant plus souvent qu'à son tour à faire montre de son étudition et à pointer leurs folies de ses citations latines.

A la soirée, il fallait entendre les propos tenus par ce groupe de jeunesses aux destinées diverses, lorsque, perchées sur la clôture

du chemin public ou rassemblées sur le pas de la porte, on y devisait le programme des amusements du lendemain.

Un jour, il fut résolu qu'au petit montant du lendemain matin, la *Swallow* et son équipage gagneraient le large. *In altum ducere*, avait dit le Philosophe, au dernier trépignement, pour ce jour-là, de Jos.-le-Vif, qui prit sa course et s'en alla coucher.

Tout de même, à la marée montante du lendemain, ils étaient rendus autour de la *Swallow* couchée à bâbord dans les herbes salines. Ils avisaient, en premier lieu, aux moyens d'établir une soute aux vivres, où placer, hors d'atteinte de l'eau de mer, ceux de la dinette, qu'un chacun avait apportés du logis.

Mais précisément, ce n'était pas un problème facile à résoudre que de trouver dans la *Swallow* un endroit à l'épreuve de l'eau de mer; car nous avons coutume de dire que la mer montait dedans. Et l'un des membres les moins importants, les moins occupés de l'équipage n'était assurément pas celui qui, durant la course, s'employait constamment à rejeter pardessus bord l'eau qu'il puisait sous nos pieds à grandes tassées de trois chopines.

Ce défaut de construction qu'il fallait bien reconnaître à la *Swallow*, en dépit de ses qualités, nous obligeait à des radoubs répétés, surtout à la veille des excursions lointaines. Pour cela, nous apportions, qui, un bout de filin à défaire, qui, une couple de vieux couteaux de table soustraits à la cuisine, quelques morceaux de brai ou de poix empruntés je ne sais plus où, puis nous allumions un feu de copeaux entre deux cailloux pour liquéfier le badigeon, et va donc le calfatage.

Ainsi radoubée et badigeonnée de frais, la *Swallow* n'attendait plus, ce jour-là, que le point de la marée pour partir. Au besoin, elle pouvait le devancer un peu en se laissant trainer à force de bras sur la cale tantôt gluante et tantôt desséchante des vases et des herbes marines. Ce n'était pour l'équipage bien en train qu'un plaisir viril de plus à se donner. Quand, au dernier effort, la bonne barque plongeait de l'avant sous notre poussée pour reprendre gracieusement son assiette sur celle de l'eau, on aurait dit qu'elle se

plaisait, comme une maman complaisante, à voir toute sa famille de gamins lui sauter sur les genoux.

Puisque c'était son droit reconnu, Jos.-le-Marin prit le commandement, c'est-à-dire la meilleure place à l'arrière, tandis que les autres, moins le Philosophe et l'enfant, en vrais galériens, garnirent les bancs de rameurs.

—Mes petits cœurs, dit LeMarin, n'oubliez pas que si le temps est beau, la mer propice, vous serez exposés aux périls du long cours. Quand vous ne verrez plus que le ciel et l'eau, si vous tenez encore à revoir des vivants, c'est votre capitaine qu'il faudra regarder."

Sur ce, Théo. se prit à chanter :

"Ah ! quel nez !

Tout l'monde en est effrayé !"

Ce fut notre première imprudence, car aussitôt Jos.-le-Marin, jouant le gabier pas pour rire, tordit discrètement entre ses dents un bâton de réglisse, mit une main ferme à la barre du gouvernail, puis entonna de sa voix trainante et nasillarde, sa trop dolente barca-rolle d'accoutumée : "*Isabeau se promène.*"

Le Philosophe en eut déjà pleuré d'ennui, du regret de se voir parti, et du désir rageur de l'envoyer aussi promener à tous les diables; mais il faisait si beau temps; ses autres camarades paraissaient si gais et tant jouir de cette allégresse des esprits et des choses...

On gagna ainsi à une couple de milles du rivage l'île Brulée, où il est si agréable, sur la falaise du nord, d'établir un foyer et faire la popote dans un creux du rocher, à l'orée de la grande futaie, dont le nom de l'île commémore la flambée de jadis. Le lit du fleuve s'y déprime au ras du rivage, s'y creuse en un abîme où il n'y a pas de fond, diront les marins d'eau douce, et où les marsouins viennent nombreux prendre leurs ébats, en des plongées apparemment à pic et vertigineuses, tout comme si réellement il n'y avait pas de fond.

La journée se passa rapidement pour nous en occupations multiples; pêche, bain, réfection, cueillette de baies sauvages, et en amusements si variés et si absorbants qu'après les sept heures

révolues du jusant, lorsqu'il fallut, aux premières heures du flux nouveau, appareiller pour le retour, nous fûmes tout surpris d'entendre Jos.-le-Marin, dans toute la morgue de son savoir et de son importance, nous déclarer que "ça se graissait saloppement dans le nord". Ça le connaissait ces choses-là. C'était un grain, mes petits cœurs, et un "quiauleux"!

D'un œil goguenard, il cherchait sur la figure des marins d'eau douce et des terriens, comme il les appelait, l'effet de son inquiétant pronostic. Mais il avait à qui parler. — "Tu ramera à ton tour, feignant de cambuse", dit l'habitant. — "On jettera par-dessus bord les bouches inutiles", grinça Jos.-le-Vif.

— "Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr", ajouta le Philosophe, qui aurait bien voulu douter de la peur.

Mais Jos.-le-Marin n'avait pas lancé son dernier mot.

— "S'il faut jouer de la garcette, mes petits cœurs, préparez-vous au rigodon que Jos.-le-Marin va vous faire danser sur le panneau de l'écoutille."

Au fond de l'âme, tous ces fantoches n'étaient pas sans crainte.

On tint conseil. Fallait-il laisser passer ça, et se cacher bien à l'abri sous les grands arbres; ou ne valait-il pas mieux, suivant l'avis du Philosophe, partir à petite eau, à l'eau maigre rectifia Le Marin, et ne pas laisser se creuser une houle trop profonde et trop maligne qui eut dangereusement fatigué la membrure de la *Swallow*? Car, c'est assez inutile de le dire, notre carène n'en était pas une sur laquelle aucun courtier de marine aurait voulu consentir le moindre prêt à la grosse aventure.

— Hâte à bord et nage ferme! "commande Le Marin, et nous voilà partis.

Les rameurs, face au nord, veulent bien encore répondre et rire aux ordres facétieux de leur capitaine; mais il est évident que leur gaieté n'est pas sans mélange et devient nerveuse, à la vue de ces nuages de plus en plus menaçants qui masquent déjà l'autre rive, de ces vagues au ton glauque et à la crête blanchâtre qui accourent bientôt du large derrière la *Swallow* en fuite, et des têtes

d'épinettes qui se tordent déjà là-haut sur la cime de l'île, pendant que la clameur imprécise des eaux et du vent, comme celle d'un incendie, bruit dans l'air.

Nos cris d'une joie factice et fanfaronne ne devaient plus qu'ajouter à notre énervement. Jos.-le-Marin en profite, et ses commandements traversent le chahut avec les éclairs dans la tourmente :

—“Pas un mot sur le gaillard d'avant ! Brasse au mât le grand cacatois !

—“*Incumbite remis !*” risque le Philosophe pour donner à croire qu'il possède encore tous ses esprits.

—“Philosophe ! crie Jos.-le-Vif. “Veux-tu ben fermer ça, bout de corde ! Si tu crois qu'il fait un vent à tenir ouvert ton pupitre à latin !”

Et la vague moutonne de plus en plus, l'ouragan tout à fait déchainé ballonne les pans de blouse du Vif et de Théo. qui ont lâché la rame et se tiennent debout, tandis que la *Swallow*, sous laquelle il ne reste plus qu'un pied d'eau, dévale et s'ébroue au milieu des touffes d'algues visibles partout sur le fond de sable.

—“*Pete saxa !*” soupire le Philosophe que hantent toujours des souvenirs virgiliens.

—“Pite, c'qu'c'est que ça !” reprend Jos.-le-Marin imperturbable. C'est le rocher de l'île-aux-Corneilles, espèce de Philosophe. Et tu demandes ça à cet enfant. Ajoute encore un de tes juréments latins, et je t'enverrai voir c'qu'c'est qu'ça, et s'il y fait sec !

Jos.-l'Habitant dont les bras n'ont pas cessé de manier la rame comme ils font du javelier couvre d'un embrun salant la voilure brassée carrée de Jos.-le-Vif et de Théo., ainsi que la figure aquiline du Marin, qui ruisselle et grimace.

A une encablure de la pointe est de l'île-aux-Corneilles, la brave *Swallow* s'arrêta court, refusa de passer outre, non parce qu'elle cédait aux menaces de la houle et du vent, mais parce qu'il ne restait plus que trois pouces d'eaux sous sa quille. Ce fut alors toute une belle mutinerie malgré les objurgations du commandant.

Théo. prend l'enfant dans ses bras, saute par-dessus bord et court dans l'eau clapotante, suivi de près par Jos.-le-Vif, jusqu'au premier bosquet de l'île où l'on trouve un abri, entre deux rochers, contre la pluie et les fulgurations du ciel.

Le reste de l'équipage les y rejoignit bientôt, après avoir donné du grappin et de la touée à l'embarcation.

Une heure plus tard, sous un ciel rasséréné, qu'elle était belle l'entrée de la *Swallow*, au heurtement régulier des rames sur ses tollets, scrupuleusement synchronisé sur le rythme berceur d'*Isabeau se promène* !

A la maisonnée, quand nous arrivâmes, trempés et encre joyeusement impressionnés de notre folle équipée, ce n'est pas sans un secret orgueil de hauturiers qu'il nous plut d'apprendre l'émoi dont nous avons fait l'objet. La bourrasque avait peut-être donné encore plus fortement à terre qu'entre les îles. Une grange soulevée sur ses assises, des châssis enfoncés, etc., avaient fait craindre à nos chers parents que nous ne fussions inévitablement perdus.

Et les bonnes poules du nid ne cessèrent une heure durant de réchauffer de leurs bons soins et de leur tendresse la nichée de canards qui ne le méritaient guère.

---

Deux années plus tard, philosophe plus sérieux à mon tour, j'ai revu la *Swallow*. Elle avait pris ses quartiers de vieillesse au fond du jardin, sous les pruniers. Remplie de terre grasse jusqu'aux plats-bords, elle n'avait plus pour équipage que des concombres. Et ma tante qui, pour les faire bien venir, devait promener au-dessus d'elle un plein arrosoir deux fois le jour, ne cessait pas encore de lui reprocher injustement de n'avoir jamais rien valu, tant notre *Swallow* avait toujours bien conservé son ancienne habitude de laisser passer l'eau entre son bordage mal joint.

ERNEST CHOUINARD.

## LE VIEUX BANC

Près de la maison vieille, j'ai vu un vieux banc...

Sur un pommier au tronc rugueux, il s'adossait en chancelant. Dans la terre noire ses pattes s'étaient enfoncées, et il montrait ça et là des têtes larges de clous rouillés par les pluies nombreuses. Il faisait face à la route qui filait, blanche et poudreuse à travers les champs, et au grand fleuve qui coulait en chantant ses eaux profondes et limpides. En arrière se dressait la maison simple, propre, avec son toit rouge et son perron inachevé. Puis c'était le vert et l'or des prairies, bordées, là-bas, par la ligne sombre de l'érablière prochaine.

Autrefois, il y a bien longtemps, par les après-midis ensoleillés, tandis que grand'mère s'endormait dans la fenêtre et que cinq heures avaient lentement sonné à la grande horloge de la cuisine, Josette venait s'asseoir sur le vieux banc. Sur la route, éblouissante de lumière, s'avançaient au pas quelques charriots de foin. En passant devant la maison, histoire de faire souffler sa bête, Jean arrêta la grand'charette dont la brise échevelait l'odorante charge. Et tandis que la vieille jument grise se reposait en broutant l'herbe du bord du chemin, Jean venait saluer Josette, toute rougissante. Sur le vieux banc ils échangeaient tendrement les doux projets, les espoirs de leur vingt ans; les yeux perdus dans la lumière, ils savouraient la douceur de leur amour simple et pur.

Près de la maison vieille, j'ai vu un vieux banc...

Aux soirs des premiers jours de leur union, Josette et Jean venaient sur le banc de bois, sous les branches du pommier, abriter leur amour. Ils s'ouvraient mutuellement leur âme et chacun y lisait clairement. Dans le repos et la paix, ils écoutaient monter de la plaine les bruits chéris de la terre féconde. Et dans le clair obscur, la douce

lumière de leur amour illuminait l'avenir qui leur apparaissait heureux et paisible.

Près de la maison vieille, j'ai vu un vieux banc...

Dans le jour qui tombait, mère Josette, en tremblant était venue s'asseoir et, silencieux, à ses côtés fumait le père Jean. De leurs yeux gris, doux et bons, ils regardaient le fleuve aux ondes larges se rougir des derniers feux du couchant, et, là-bas, la ligne souple et harmonieuse des Laurentides se perdre lentement dans l'ombre envahissante. La nuit descendait, mystérieuse et grave, et les vieux, sans mot dire, laissaient pénétrer en eux le charme indicible de l'obscurité naissante.

Les mains frileusement ramenées sous son châle, coiffée de sa capuche proprette, mère Josette marmottait des *Aves* et le père Jean, en caressant les fils broussailleux de sa barbe blanche, songeait aux choses de la terre.

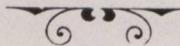
Près de la maison vieille, j'ai vu un vieux banc...

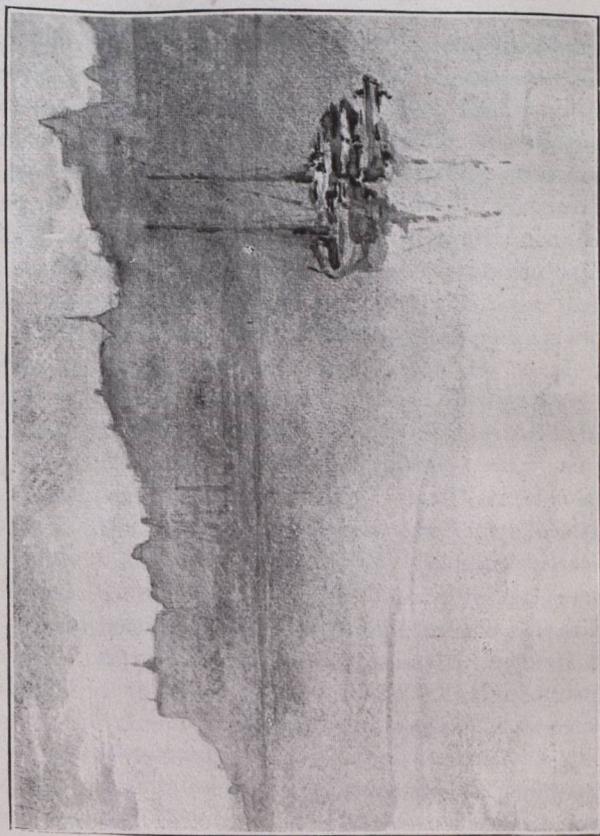
Dans les tristes sillons, on a couché les vieux époux et de planches nues, on a barré les portes et les fenêtres de la pauvre maison. Autour du perron, les herbes folles ont crû et, sous la poussée du "nordêt" la barrière s'est affaissée. Sur le tronc rugueux, le vieux banc est demeuré, seul et désert. Parfois, une hirondelle, arrêtant sa course rapide, se pose un instant sur les planches grises. Elle lance dans l'air et la lumière ses cris de vie et de bonheur... Et le silence seul répond à sa joie et à son chant.

Quand la "brunante" tombe sur ces lieux attristés et que sur le vieux banc personne ne vient s'aimer, personne ne vient prier, dans le feuillage sombre du pommier, s'élèvent des bruissements qui sanglotent le départ des vieux époux.

Près de la maison vieille, j'ai vu un vieux banc...

ANTOINE RIVARD.





*Sur le fleuve, près de Lévis, par M. Ivan Neilson, de Québec.*



## ON DEMANDE UN POETE

Un statisticien éminent, fermement convaincu de l'utilité, que dis-je? de la nécessité de la science qui lui était chère entre toutes, déclarait, un jour, que l'on juge du degré d'avancement d'un peuple, au point de vue administratif, par l'attention qu'il apporte à l'organisation d'un service de statistique, et il ajoutait : "tout gouvernement qui n'a pas encore songé à se servir de cette puissance pour connaître la situation économique d'un pays et éclairer la route à suivre, n'est pas entièrement sorti de la chrysalide de la barbarie."

J'admets, sans sourciller, que cette proposition est pleine de justesse, quoi qu'en puisse penser ou écrire certain billettiste à court de sujet et de... sel. Mais il ne s'agit pas, pour l'instant, de la science qui jette tant de clarté sur le mouvement démographique, les progrès de l'instruction, les variations des prix de gros et de détail, etc. Non, en vérité, puisque je voudrais attirer l'attention de ces êtres si peu compris, hélas ! dans notre siècle de positivisme, qui ont le don de charmer nos oreilles par le rythme, la cadence et la richesse de leurs strophes. Je veux dire les poètes.

Les poètes, en effet, sont des gens bizarres pour tout le monde, mais plus bizarres encore quand c'est un statisticien qui les regarde à travers sa lunette. Pendant que celui-ci s'évertue à la précision, et qu'il exprime le résultat de ses investigations avec des caractères qui ne souffrent pas l'a-peu-près, l'autre se creuse la cervelle pour en faire jaillir des images variées mais fugitives, des appels enflammés mais étranges, qu'il mesure et aligne en syllabes mesurées.

Le premier scrute le sol, étudie les faits et en tire des conclusions utiles à la gouverne de la société. L'autre enfourche Pégase et s'envole dans les nues, avide d'idéal et de sentimentalité, dont l'expression peut charmer pourvu que les Muses les veulent bien inspirer. L'un se gave de vérités concrètes; l'autre se délecte au nectar de

la rêverie. Les deux ont leur bon côté, toutefois, et contribuent, chacun à sa façon, à nourrir les cerveaux ou à dilater les cœurs. Il n'y a donc pas lieu de chicaner qui que ce soit à ce sujet, mais je voudrais bien que l'un de nos poètes, par exemple, se mît en prière pour obtenir l'inspiration génératrice d'un quatrain, un simple quatrain, dont l'urgence se fait vivement sentir chez nous. Je m'explique.

Nous possédons, il est vrai, un hymne national qui fait l'admiration, tant par les paroles que par la musique, de tous les connaisseurs, mais je serais curieux de savoir ce que pensent de nous, les hôtes que nous recevons parfois à notre table dans un banquet public et qui nous entendent, à la proposition d'une santé au héros de la fête, vociférer à la Peau-Rouge, l'insipide mélodie anglaise:

For he is a jolly good fellow,  
Which nobody can deny.

ou bien encore cette ineptie pommée :

Il a gagné ses épaulettes,  
Maluron, malurette,  
Il a gagné ses épaulettes  
Maluron, maluré.

Quel est le poète de chez nous qui nous débarrassera à jamais de ces deux plats fades qui figurent à nos agapes ?

A chaque banquet auquel j'ai assisté, on n'a jamais manqué de nous écorcher les oreilles de ces horreurs rimées. Je me demande, de nouveau, ce que peuvent bien penser de nous ceux qui les entendent pour la première fois ? Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que ceux-là se font une bien piètre opinion de nos poètes comme aussi de notre bon goût.

C'est pourquoi, je fais un appel pressant à nos poètes, puisque la bonne renommée de la race est en jeu. Donnez-nous un quatrain bien inspiré et nos musiciens sauront lui composer un air approprié.

Après, il n'y aura plus qu'à remplacer le "Hourrah" anglais, à l'allure bull-dog, par le "Vivat" français, à consonnance expres-

sive, pour que les étrangers de marque que nous recevons n'aient pas à se gausser de notre rusticité et de notre anglomanie.

Hohé ! les poètes, y êtes-vous, sur le pont ? Les colonnes du *Terroir* vous sont toutes grandes ouvertes.

G.-E. MARQUIS.

Québec, septembre 1919.



# ECHOS



La société des Arts, Sciences et Lettres a fait, au mois de septembre dernier, son excursion à Peribonca, Lac-St-Jean, où elle a inauguré le mausolée qu'elle a pensé élever à la mémoire de Louis Hémon. Le voyage qu'elle avait fait coïncider avec la visite au Lac-St-Jean, de l'hon. M. J.-Ed. Perrault, ministre de la Colonisation, a réussi à tous les points de vue et nous en donnerons le compte rendu détaillé avec illustrations dans le numéro du *TERROIR* du mois d'octobre qui sera, à cette occasion, tiré à 64 pages.

Les visiteurs sont partis de Québec, le 16 septembre, au nombre de vingt-quatre. Ils ont été princièrement reçus à Roberval et dans toutes les paroisses du Lac-St-Jean là où ils se sont arrêtés. A Roberval plus de trente aimables personnes de la ville se sont jointes à eux et ont fait ensemble le tour de la vallée du Lac-St-Jean dans onze automobiles, parcourant plus de 180 milles et arrêtant à pas moins de sept paroisses, dont Peribonca, où a eu lieu le dévoilement dumausolée Hémon, objet de cette excursion.

M. Geo. Maheux, enthomologiste de la province, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, est parti, le 1er octobre, pour l'université de Cornell, dans l'Etat de New-York, où il va par-

faire ses études d'histoire naturelle. Il sera absent pendant deux ou trois mois. Nous lui souhaitons grand succès.

---

La Société des Arts, Sciences et Lettres, à sa dernière séance générale, a décidé de reprendre la série de ses conférences québécoises et de ses concerts. Le premier concert-causerie de cette deuxième série aurait lieu au cours du mois de novembre. Comme l'année dernière, le TERROIR publiera le texte des conférences qui vont être faites sous les auspices de la Société. Nous croyons pouvoir bientôt annoncer une surprise pour la première conférence de la nouvelle série.

---

A l'une de ses dernières séances, la Société des Arts, Sciences et Lettres a adopté la résolution suivante :

“Proposé par M. D. Potvin, secondé par M. J.-H. Lavoie et résolu : Notre société ayant pour objet principal d'encourager les arts, les sciences et les lettres ne s'éloignera pas de son objet, croyons-nous, si elle se félicite des progrès et du développement du commerce, de l'industrie et de l'agriculture dans le district de Québec ; aussi, elle se réjouit sincèrement du succès remporté par la dernière exposition provinciale, et félicite cordialement son ancien président, M. Geo. Morisset, secrétaire général de la Commission de l'Exposition, qui a été l'organisateur dévoué et infatigable de cette vaste entreprise.”

---

A la séance générale du 8 octobre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, les résolutions suivantes ont été adoptées :

“Proposé par M. D. Potvin, secondé par M. Wilfrid Lacroix: Que des félicitations soient votées à l'hon. M. Antonin Galipault, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, à l'occasion de sa nomination au Ministère des Travaux Publics.”

“Proposé par M. Wilfrid Lacroix, secondé par M. Yvan Vallée:

Que des félicitations soient offertes à M. Damase Potvin qui vient d'être élu vice-président de l'Ecole Littéraire de Montréal, récemment réorganisée."

---

*The Canadian Municipal Journal*, du 1er septembre dernier, reproduisait une partie du texte d'une magnifique conférence, faite à la fin d'août dernier au cours d'un congrès des municipalités de la Nouvelle-Ecosse, à Yarmouth, sous le titre de "Municipal organization and Statistics in the province of Quebec" par M. G.-E. Marquis, président de la Société des Arts, Sciences et Lettres. A cette occasion, l'organe de l'Union des Municipalités Canadiennes faisait un bel éloge du Bureau des Statistiques de la province de Québec

---

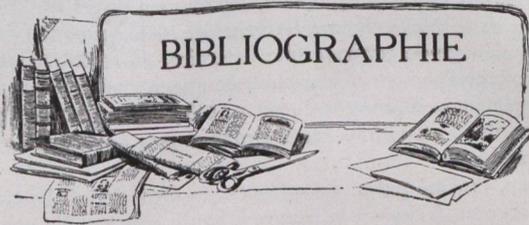
Le *TERROIR* termine, avec la présente livraison, la publication du drame canadien en cinq actes que MM. Alonzo Cinq-Mars et Damase Potvin ont tiré du roman de Louis Hémon "Maria Chapdeleine". C'est l'intention des auteurs de faire représenter cette pièce dès la fin de cet automne ou, au plus tard, au cours de l'hiver.

---

Nous publierons, dans le numéro d'octobre du *TERROIR*, outre la relation complète du voyage de la Société des Arts, Sciences et Lettres, à Péribonca en compagnie du ministre de la Colonisation, le texte des discours qui ont été faits au dévoilement du mausolée Hémon, plusieurs intéressantes photographies et la liste complète des souscriptions au mausolée Hémon. Nous rappelons que ce numéro spécial aura 64 pages sur papier de luxe et sera tiré à plusieurs milliers d'exemplaires.

---

Nos sincères félicitations à MM. Onésime Gagnon et Létare Roy, tous deux membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, qui viennent d'être élus, le premier, président de l'Association du Jeune Barreau de Québec, et le second, premier vice-président de cette association.



LES APOLOGIES, par Marcel Dugas.—En dépit des sceptiques et des indifférents, la liste des ouvrages canadiens s'allonge tous les jours. Voici même qu'on nous annonce la création de nouvelles chaires de littérature canadienne du haut desquelles nos meilleurs écrivains seraient cités à l'admiration de leurs contemporains et des générations à venir.

C'est vraiment de bon augure, et ce mouvement régionaliste sans être trop exclusif marque une date dans notre évolution littéraire, en même temps qu'il nous promet toute une éclosion d'œuvres "fleurant bon le terroir", destinées à maintenir sur nos rives laurentiennes le culte de l'idée et de toutes les nobles causes.

Est-ce à dire cependant que l'on verrait chez nous, entre les protagonistes du "renouveau", la lutte pour la suprématie des *réalistes* et des *symbolistes*? Nous n'en sommes pas là, seulement une sorte d'antimonie semble exister entre les écrivains d'hier voués aux préceptes classiques et aux formules d'antan et une certaine école toute "moderniste" par les tendances vers une idéalité créatrice de beauté, faite de tous les trésors d'émotions et de sensations vives amassées dans leurs rêves de jeunesse romantique.

Ces "poètes", demi-dieux barbares" (comme les appelle Marcel Dugas) se font les porteurs du flambeau de l'idéal, et leur âme vibrante trouve écho à toutes les jouissances et à toutes les infortunes humaines dont ils veulent rendre en strophes brûlantes et sonores le cri tour à tour triomphal ou déchirant qui retentit sans cesse dans le monde où s'accomplit chaque jour l'évolution créatrice de beautés sublimes.

Ces jeunes "demi-dieux" veulent encore à tous les échos crier leur charité, leur colère, leur pitié leur mépris et leur amour dont leur âme sensible est toute pleine.

De cette sorte de "renaissance", on pourrait dire, les "Apologies" de Marcel Dugas ne sont-elles pas un vivant témoignage sensible. Aussi n'allons pas nous étonner, ni même nous formaliser de cette allure désinvolte, de ce bel enthousiasme qu'il met à exalter, sous le vocable d'un dilettantisme passionné, "ces jeunes têtes ardentes et pensives", ces poètes de l'heure auxquels il tresse des cou-

ronnes de lauriers" en citant au palmarès les œuvres de MM. *Albert Lozeau, Paul Morin, Guy de la Haye, Robert LaRoque de Roquebrune et René Chopin.*

Ce beau témoignage de confraternité littéraire, en reconnaissance peut-être des minutes inoubliables passées en leur noble compagnie, n'implique pas, croyons-nous, que son jugement si désintéressé soit ratifié pour la postérité si oublieuse de ces initiateurs, dont les visions, quasi prophétiques ont tracé la voie aux ascensions suprêmes.

Combien peu, même parmi les adeptes, au dire de M. Dugas, reconnaîtront "qu'un morceau lyrique à la lecture à haute voix semble une pièce musicale dont chaque mot aurait, en même temps qu'un sens précis, une valeur harmonique. Il y a là comme un résidu des quatre traditions poétiques, toutes quatre distinctes quoique fondues et dont les somptuosités se déroulent en un bel équilibre."

Or, chez tous ces émules héritiers de ces quatre traditions poétiques, notre critique en déduit, "les termes abstraits se rencontrent, des constructions ou-chaisantes et des vocables qui recouvrent de la *substantifique moelles* des ad-verbés, au sein d'une inspiration moderne."

Cette constatation établit comme un lien sensible entre le passé et l'avenir vers lequel tendent de toutes les puissances de leur être ces créateurs des nouveaux symboles, capables de rendre leurs sensations en face de la nature et l'éternel mystère qui nous enveloppe.

En terminant ses *apologies*, où il s'est maintes fois trahi lui-même, M. Marcel Dugas nous confie tout son bel espoir au réveil poétique de demain: "Peut-être que mes amis et moi, nous n'avons pas travaillé en vain et que certains soirs de communion avec l'âme, des rêveurs et des poètes ont préludé à un labeur fervent où nous essayions avec des chants et des rires l'ébauche de nos rêves et l'aveu de quelques regrets. Le goût des mots, la passion des formes harmonieuses, la libre course des idées, voilà notre aventure."

N'est-ce pas encore à ces nobles travailleurs, à ces adeptes des temps nouveaux qu'il pense, lorsqu'il nous décrit: "ces artistes, même quand ils se taisent, ils écoutent le frémissement de leur émotivité intérieure où s'en vient retentir la sympathie des choses. Ils lancent des verbes, comme si c'étaient des fleurs; ils apaisent, ils élèvent l'esprit."

Donnons à Marcel Dugas le témoignage de nous avoir fait connaître en une prose riche et colorée les aspirations de "cette génération neuve devant la vue, l'espoir, le rêve", si pleins d'avenir, qui s'implante en terroir laurentien.

JULES-S. LESAGE.

STORIES OF THE LAND OF EVANGELINE, par GRACE DEAN MCLEOD—  
*Lothrop, Lee & Shepard Clo.*, Boston, éditeurs; 336 pages, 6 gravures hors tex-  
 te, 13 chapitres.

Si la traducteur du poème des poèmes de Longfellow vivait encore, je suis convaincu qu'il se ferait un plaisir de mettre ce volume à la portée de tous les lecteurs de langue française, parce qu'il est le digne pendant, ou plutôt, le complément d'*Évangéline*.

Mademoiselle McLeod, qui se déclare du pays d'*Évangéline*—"This is my own, my native land", a-t-elle inscrit en épigraphe au commencement de son écrit—possède une palette bien garnie de couleurs; aussi, ses légendes sont-elles enrichies de descriptions très variées et superbes de tonalité. Par la dédicace de son volume à ses grand'pères paternel et maternel, l'on peut supposer que l'auteur n'a fait que traduite, dans un langage imagé, les récits dont ceux-ci bercèrent ses jeunes années. Rien de plus pathétique ni de plus touchant, en effet, que la narration des peines et des misères qu'endurèrent jadis les Acadiens, quand un nouveau maître les chassa de leur patrie. Son cœur de femme sympathise avec les expatriés et elle pleure encore au souvenir des angoisses des pauvres déportés, comme elle exalte aussi leurs vertus, leur courage, leur intrépidité et la fidélité de leurs pères. Les Micmacs, amis des Acadiens, sont parfois mis en brillante lumière dans divers épisodes de cette période mouvementée. Mais la plupart des héros de ses légendes sont des Acadiens qui personnifient bien la tenacité et la valeur de la race qui s'était taillé un domaine au Cap-Breton, de même que dans la Vallée de l'Annapolis et la Baie de Fundy. Je souhaite qu'un jour l'on fasse l'honneur de la traduction française aux récits légendaires et épiques de Mademoiselle McLeod, dont l'œuvre sympathique mérite d'être connue de tout le Canada français et surtout de l'Acadie.

G.-E. M.



## LES SPORTS DES ROIS

**La chasse et la pêche dans la province de Québec. Nos territoires de chasse. Les pêcheries québécoises. L'histoire d'une Législation.**

La province de Québec possède dans ses pêcheries et dans ses territoires de chasse des sources de richesses telles qu'il a fallu, au berceau même de la colonie, songer à les protéger par des traités internationaux et par une législation spéciale dont l'objet en même temps qu'il visait à protéger le gibier et le poisson, était de faire fructifier ces territoires pour finir par en assurer une exploitation payante et une source de revenus sur laquelle les gouvernements pouvaient compter avec assurance.

Et telle a été l'utilité des lois passées sous les deux régimes en faveur des gibiers et des poissons laurentiens que, bien qu'il y ait eu, naturellement, diminution notable dans certaines espèces, extinction même complète de quelques races, la province de Québec passe encore à juste titre et même plus que jamais pour le paradis des pêcheurs et des chasseurs et que le gouvernement d'aujourd'hui peut, chaque année, compter sur ces deux sources d'exploitation de nos richesses naturelles pour annoncer, même dans les années de grande crise, d'encourageants surplus.

Nous ajouterons que ces lois de chasse et de pêche ont été élaborées avec tant de prudence et de sagesse que malgré les règlements restrictifs plus sévères d'année en année la quantité des produits de nos eaux et de nos forêts a quadruplé celle d'il y a cinquante ans par exemple, alors qu'en ce temps-là, on pouvait pêcher à la ligne et à filet que veut-tu, ou chasser de toutes les façons sans qu'il y eut presque de sanction.

Dans un rapport du Commissaire de la Couronne du Canada, qui date de 1856, le commissaire des terres d'alors, l'hon. M. Joseph Cauchon parlant de la production décroissante de certaines pêches, comme celle du saumon disait : "Il est évident que si l'on ne prend pas quelques mesures d'une nature plus efficace qu'aucune de celles qui ont été adoptées jusqu'à ce jour pour protéger cette branche précieuse des pêches, elle finira bientôt par ne plus produire."

Et M. Cauchon ajoutait :

"La passation de lois cependant ne suffira jamais à moins que l'on ne pourvoie en même temps à l'établissement d'une surintendance qui puisse faire exécuter ces lois. Pour protéger nos pêches de toute espèce, il serait à désirer qu'une surintendance de ce genre fut établie et organisée de telle manière qu'elle peut assurer la mise en vigueur des lois dans toutes les parties de la province qui renferme des pêches de quelque valeur."

(A suivre)